



choisir

revue culturelle
n° 601 – janvier 2010

(Eglises :
unité plurielle



*Sous votre protection,
Ô très sainte Mère de Dieu,
les chrétiens des Eglises d'Orient
ont toujours trouvé refuge.*

*Rassemblez les chrétiens d'Orient et d'Occident
dans l'amour de votre Fils
afin que l'unité des Eglises
ressemble à celle de la Trinité sainte
du Père et du Fils et du Saint-Esprit.*

*Donnez-leur le courage dans les épreuves,
la patience dans la persécution
l'espérance dans les conflits.*

*Ô vous, vraie fille d'Abraham,
faites que les fidèles des trois religions
juive, chrétienne et musulmane,
se traitent fraternellement
en fils et filles du même Père.*

*Qu'ils recherchent la paix en cette terre
où parût le Prince de la Paix.*

Mgr Philippe Brizard



choisir

n° 601 - janvier 2010

Revue culturelle jésuite fondée en 1959

Adresse

rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge (Genève)

Administration et abonnements

Geneviève Rosset-Joye
tél. 022 827 46 76
administration@choisir.ch

Direction

Pierre Emonet s.j.

Rédaction

Lucienne Bittar, rédactrice en chef
Jacqueline Huppi, assistante de rédaction
Stjepan Kusar, collaborateur

tél. 022 827 46 75

fax 022 827 46 70

redaction@choisir.ch

Conseil de rédaction

Louis Christiaens s.j.
Bruno Fuglistaller s.j.
Joseph Hug s.j.
Jean-Bernard Livio s.j.
Luc Ruedin s.j.

Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina
rue du Scex 34 • 1950 Sion
tél. 027 322 14 60

Cedofor

Axelle Dos Ghali
Stjepan Kusar

Abonnements

1 an : FS 95.-

Etudiants, apprentis, AVS, AI : FS 65.-

CCP : 12-413-1 «choisir»

Pour l'étranger : FS 100.-

par avion : FS 105.-

€ : 66.- ; par avion : € 70.-

Prix au numéro : FS 9.-

choisir = ISSN 0009-4994

Internet : www.choisir.ch

Illustrations

Couverture : Philippe Lissac/GODONG
Vitrail de l'église du Séminaire catholique
de Beit Jala (Cisjordanie)
p. 19 et p. 20 : Jacques Berset/APIC
p. 22 : B. Rast

Les titres et intertitres sont de la rédaction

sommaire

Editorial	2
Unité de l'Eglise, divisions des chrétiens <i>par Joseph Hug</i>	
Actuel	4
Spiritualité	8
Un couteau aiguisé <i>par Luc Ruedin</i>	
Bible	9
Comment est mort St Paul <i>par Ariel Álvarez Valdés</i>	
Histoire	14
Au début du christianisme. La littérature antichrétienne <i>par Attila Jakab</i>	
Eglises	17
Les chrétiens d'Irak. Menacés et en manque de leadership <i>par Jacques Berset</i>	
Portrait	21
Charles Journet. Obéissance et liberté <i>par Claude Favez</i>	
Témoignage	25
Les contradictions de l'abbé Journet <i>par Jerry Ryan</i>	
Libres propos	29
Cinéma	30
Un cinéma de l'essentiel <i>par Guy-Th. Bedouelle</i>	
Lettres	32
Stendhal au galop <i>par Gérard Joulié</i>	
Livres ouverts	35
La nouvelle Suisse religieuse <i>par Raphaël Broquet</i>	
Livres ouverts	38
L'essor de l'orthodoxie <i>par Monique Bondolfi-Masraff</i>	
Chronique	44
Bonnes résolutions <i>par Gladys Théodoloz</i>	

Unité de l'Eglise, divisions des chrétiens

Chaque chrétien déclare dans le Credo : « Je crois en l'Eglise une... » : paradoxe, utopie ou incantation ? Dès les origines, le mouvement des disciples du Christ connaît les divisions. A. Á. Valdés, dans ce numéro, évoque les camps ennemis qui ont peut-être conduit à la mort violente de saint Paul. Au V^e siècle, les conciles œcuméniques qui précisent l'expression de la foi au Christ sont suivis de grandes scissions. Au moment de la conquête musulmane, vers 632, comme le remarque l'historien Raymond Le Coz, les chrétiens sont divisés en trois Eglises qui se haïssent : l'Eglise fidèle au concile de Chalcedoine, en Orient et en Occident, soutenue par le pouvoir impérial, l'Eglise jacobite en Syrie, qui vient d'être organisée, et l'Eglise nestorienne, réfugiée au sud de l'Irak et en Perse. Le XI^e siècle voit naître le schisme entre l'Orient et l'Occident, profondément aggravé ensuite par les croisades. Puis ce sont les divisions, en Europe, du temps de la Réforme, suivies d'autres ruptures encore jusqu'aux XIX^e et XX^e siècles.

Mais en même temps, tout au long de l'histoire du christianisme, renaissent le désir et l'exigence de l'unité selon la parole du Christ « Que tous soient un » (Jn 17,11). A titre d'exemple, les deux Arméniens Nersès du XII^e siècle : mus par un véritable esprit œcuménique, ils luttent en Arménie pour refaire l'unité avec l'Eglise byzantine. Et au XIII^e siècle, l'illustre théologien et philosophe syriaque de l'Eglise jacobite séparée, Bar Hebraeus, livre un témoignage poignant : « Après avoir suffisamment étudié... j'ai été convaincu que les querelles entre chrétiens ne relèvent pas d'un différend réel mais concernent mots et dénominations. Parce que tous confessent le Christ, notre Seigneur, pleinement Dieu et pleinement homme... ainsi, j'ai complètement éradiqué les racines de la haine du fond de mon cœur et j'ai abandonné entièrement les disputes avec qui que ce soit en matière de confession. »¹ De son côté, la papauté moderne a tenté de reconstituer l'unité avec l'Orient au concile de Florence (1439). Et au XX^e siècle, en Europe, des esprits indépendants ont créé le mouvement œcuménique de reconnaissance réciproque au sein de la famille protestante, avec

l'appui des orthodoxes. Enfin, au concile Vatican II, l'Eglise catholique, « reconnaissant les signes des temps », est elle-même entrée dans le mouvement œcuménique « en faveur de l'unité des chrétiens » et ne cesse depuis de le soutenir:

D'innombrables rencontres entre les grandes familles protestantes, anglicane, catholique et orthodoxe ont eu lieu et le mouvement œcuménique à la base s'est élargi, faisant presque partie de la vie courante de nos communautés. Néanmoins, de nouvelles fractures apparaissent entre les Eglises et à l'intérieur de celles-ci, dont certaines relèvent de visions culturelles antagonistes. Ce ne sont plus les questions de foi et de formulations du dogme qui créent les divisions, mais des questions concernant les ministères et surtout la morale. Dans l'Eglise catholique, la récente levée des excommunications visant des évêques du mouvement intégriste a provoqué, à juste titre, une levée de boucliers, car elle semble orienter notre Eglise vers des accords ambigus qui remettraient en cause trois acquis fondamentaux : la liberté religieuse, l'œcuménisme et le dialogue avec les religions non-chrétiennes. Dans la communion anglicane et dans les Eglises protestantes, l'accession des femmes aux ministères érige de nouveaux obstacles face aux catholiques romains et aux orthodoxes. D'autre part, l'élection comme évêques de personnes ouvertement homosexuelles aux Etats-Unis élève des obstacles au dialogue œcuménique entre les Eglises et à l'intérieur de la Communion anglicane, comme vient de le déclarer l'archevêque de Canterbury.

Il s'agit pourtant de ne pas tomber dans un pessimisme excessif quant au but de l'unité, mais de poursuivre le chemin de reconnaissance mutuelle et de purification des mémoires et aussi de soutenir les forces vives dans nos communautés à la base. Surtout, il convient de garder chevillée au corps l'aspiration à l'unité, selon la volonté du Christ. Pour le reste, l'Eglise une est un don de la fin des temps.

Joseph Hug s.j.



■ Info

Le sarcophage de l'apôtre Paul

A l'approche de la clôture de l'Année dédiée à saint Paul (29 juin 2009), Benoît XVI avait annoncé que le sarcophage de « l'apôtre des Gentils », qui se trouve dans la basilique romaine de Saint-Paul-hors-les-Murs, avait été examiné à l'aide d'une sonde. « Tout semble confirmer la thèse traditionnelle, unanime et incontestée, qu'il s'agit bien des restes mortels de l'apôtre Paul », avait-il déclaré.

Selon des informations recueillies par *I.Media*, le sarcophage aurait été examiné à la mi-mai 2007 à la demande expresse de Benoît XVI. Quelques personnes seulement ont assisté à cette inspection, réalisée à l'aide d'une petite caméra passée à travers un orifice pratiqué dans le sarcophage : un procédé qui réduit au minimum le caractère invasif de l'examen et les risques d'endommagement dus à l'entrée de l'oxygène dans la tombe. Les experts et les responsables de la basilique ont découvert des ossements, dont un fémur. Ils ont également été très surpris par la découverte d'eau dans le sarcophage.

Les résultats de ces observations ont finalement été présentés à la presse, au Vatican, le 3 juillet dernier. Les fragments d'os seraient ceux d'une personne ayant vécu entre le I^{er} et le II^e siècle. Même si les examens au carbone 14 réalisés sur le sarcophage « ne confirment pas » qu'il s'agit effectivement des restes de St Paul, « ils ne le démentent pas non plus », a souligné l'archiprêtre de la basilique romaine de Saint-Paul-hors-les-Murs, le cardinal Andrea C. Lanza di Montezemolo. La sonde a aussi relevé les traces d'un précieux tissu de lin, couleur pourpre et laminé d'or fin, et d'un tissu bleu ciel avec des filaments de lin.

Des fibres que l'on ne trouve que dans les tombes importantes des premiers siècles.

« Même si, dans notre culture moderne, la vénération des reliques est moins importante que par le passé, a commenté le Père Lombardi, directeur du Bureau de presse du Saint-Siège, les lieux et les souvenirs concrets de la vie et du témoignage de ceux qui nous ont précédés et en particulier des saints conservent une très grande valeur pour comprendre notre enracinement dans la tradition vivante de la foi. » Selon la tradition, Paul a été décapité à Rome (voir l'article consacré à sa mort, aux pp. 9-13 de ce numéro) et son corps aurait été caché durant des siècles dans un sarcophage de famille. (*Apic/Zenit*)

■ Info

Évangéliques au Guatemala

La proportion des Guatémaltèques qui fréquentent une Eglise pentecôtiste ou néopentecôtiste est passée de 20 % en 1980 à 45 % aujourd'hui. Et la croissance se poursuit... Le quotidien français *La Croix* a consacré un reportage à ce phénomène (voir <http://www.la-croix.com>). Les plus puissantes Eglises néopentecôtistes possèdent des centres médicaux mutualistes et certaines, telle l'Eglise du Verbe (dont était membre le général Rios Montt, au pouvoir en 1982-1983), disposent d'orphelinats et de centres de loisirs. Nombre de groupes évangéliques sont liés à des banques. « Pour construire leurs bâtiments, les sectes sollicitent un prêt important, puis demandent à leurs fidèles de transférer leurs comptes dans cet établissement bancaire », explique L. Jiron de Chang, déléguée de l'Eglise catholique au sein du Conseil œcuménique du Guatemala. (*Apic/réd*)

■ Info

Le pasteur Tveit et les minarets

L'acceptation, le 29 novembre dernier, par le peuple suisse de l'initiative contre la construction de minarets a provoqué des débats dans de nombreux pays. Le pasteur Olav Fykse Tveit, du Conseil des relations œcuméniques et internationales de l'Eglise de Norvège, occupera à Genève, à partir de janvier, le poste de secrétaire général du Conseil œcuménique des Eglises (COE). Il s'est exprimé sur cette question suite aux propos tenus le 7 décembre par Bjørn Wegge, secrétaire général de la Mission norvégienne en Orient, une organisation chrétienne de défense des droits de la personne.

Celui-ci avait déclaré dans le quotidien national *Vårt Land*, cité par *ENI*, que la décision des citoyens suisses pourrait permettre aux musulmans de se rendre compte « à quel point la situation est difficile pour les chrétiens au Moyen-Orient et en Afrique du Nord ». Pour le pasteur Tveit, les propos de Bjørn Wegge pourraient renforcer le sentiment dans les pays musulmans que les chrétiens locaux représentent l'Occident. Or, selon lui, « ils veulent vivre leur christianisme à leur propre façon, sans être des "chrétiens occidentaux" ». Inversement, les musulmans « ne peuvent pas être tenus pour responsables de ce que font des États musulmans ».

Olav Tveit a encore déclaré être préoccupé par la crainte qu'affichent les Suisses vis-à-vis « du rôle des musulmans dans la société, d'autant que la Suisse est un pays qui a une tradition de neutralité dans les principaux conflits, et qu'elle entretient depuis longtemps une réputation de conciliation. » (*Apic/réd*)

■ Info

Mgr Brunner critique le centralisme

L'évêque de Sion, Mgr Norbert Brunner, est le nouveau président de la Conférence des évêques suisses (CES). Agé de 67 ans, le Haut-Valaisan a souligné son désir de s'engager pour que l'on prenne davantage en considération la propre responsabilité de la Conférence des évêques et des évêques eux-mêmes. Pour l'évêque de Sion, la collégialité est excellente au sein de la CES, mais elle laisse à désirer lorsque les limites d'une conférence épiscopale sont dépassées. Ainsi, la façon dont, au début de l'année, l'excommunication des quatre évêques de la Fraternité sacerdotale St-Pie X a été levée lui fait souci : « Cela aurait été mon souhait que les évêques directement concernés ou les Conférences épiscopales eussent été un peu plus consultées. »

Mgr Brunner veut défendre aussi le principe de subsidiarité : une instance inférieure, en mesure d'accomplir des tâches et de résoudre des problèmes de façon autonome, doit pouvoir le faire. Un exemple ? Le sacrement de baptême ou le mariage célébré par les laïcs est tout à fait possible selon le droit canonique, quand l'évêque en charge, après discussion avec la Conférence épiscopale, en donne le mandat. Le fait que ce mandat doive encore être confirmé par Rome est pour Mgr Brunner un centralisme qui n'est pas nécessaire. (*Apic*)

■ Info

Emirats arabes : des femmes muftis

Les Emirats arabes unis vont devenir le troisième pays musulman à désigner des femmes en tant que muftis (des érudits ayant le pouvoir de produire des *fatwas* et d'autres décrets religieux), a indiqué l'agence de presse *Religion News Service* aux Etats-Unis. « L'importance de cette décision vient du fait qu'il s'agit là d'un réel effort de la part d'un Etat de donner aux femmes une voix au sein de l'autorité religieuse », a déclaré Ebrahim Moosa, professeur d'études islamiques à l'Université Duke de Durham, en Caroline du Nord. Six femmes vont entamer un programme de formation pour devenir muftis début 2010, selon le journal de Dubaï, *The National*. Le programme sera dirigé par le grand mufti officiel du pays, Ahmed al Haddad, qui a produit une *fatwa* en février autorisant les femmes à devenir muftis.

Historiquement, les épouses du prophète Mahomet sont à la tête d'une longue liste de représentantes de l'autorité religieuse. Ce n'est qu'à l'époque moderne que les opinions des femmes ont été marginalisées, affirment des spécialistes. La professeure d'études islamiques et auteure de *The First Muslims*, Asma Afsaruddin, de l'Université de l'Indiana, s'appuie sur un verset qui affirme : « Les croyants et les croyantes sont solidaires les uns des autres. Ils incitent à la pratique du bien, déconseillent la pratique du mal. » Elle ajoute que les érudites donnaient des conseils non seulement sur des questions féminines, mais aussi sur la politique, l'économie et d'autres importantes affaires d'Etat. « C'était très courant. Il était accepté que les érudites transmettent le savoir et donnent des conseils. »

Dans quelques pays, les personnalités religieuses féminines refont surface. Le gouvernement du Maroc a commencé à certifier les guides religieuses en 2007 et c'est une femme, Aisha Al-Mannai, qui est au Qatar la doyenne du Collège de la charia et des études islamiques. (Apic)

■ Info

Prix de la liberté de la presse

Le prix Reporters sans frontières - Fnac a été attribué le 2 décembre, à Paris, à la journaliste israélienne Amira Hass, pour la qualité de son travail dans le quotidien israélien *Haaretz* au cours de l'opération militaire israélienne *Plomb durci* dans la bande de Gaza, du 27 décembre 2008 au 18 janvier 2009. Ce prix vient saluer l'indépendance de son travail et sa liberté de ton. « Faire preuve d'indépendance d'opinion en Israël n'est pas chose difficile, mais cette indépendance doit pouvoir s'exprimer. J'ai eu la chance d'avoir le soutien de mon journal et de mon rédacteur en chef. Le lectorat israélien a, en revanche, plus de mal à accepter une version des faits différente de celle des autorités », a déclaré Amira Hass. « Je ne peux pas dire que je suis heureuse de recevoir ce prix car mes articles ne sont pas parvenus à interpellier les consciences. Je pense chaque jour aux survivants de Gaza qui me disent envier leurs proches disparus pendant l'opération militaire »

Le trimestriel tchéchène *Dosh* a été pour sa part récompensé dans la catégorie Média pour son combat pour le droit d'informer et d'être informé. Magazine indépendant dans une zone où la liberté de parole n'a jamais été la bienvenue, *Dosh* traite depuis 2003 de l'actualité politique et sociale en Tchétchénie et

dans le Caucase russe. « Nous ne sommes pas des héros, mais simplement des journalistes indépendants, c'est-à-dire considérés comme des ennemis de la patrie », ont dit avec émotion Israpil Shavkhalov et Abdulkhazhi Duduev, rédacteurs en chef de *Dosh*. (Apic)

■ Info

Rome et le Vietnam

Le président vietnamien Nguyen Minh Triet a été reçu pour la première fois au Vatican le 11 décembre. Cette rencontre intervient dans le cadre de l'année jubilaire marquant le 350^e anniversaire de la création des deux vicariats apostoliques du Tonkin et de Cochinchine, ainsi que le 50^e anniversaire de l'établissement de la hiérarchie catholique au Vietnam.

Le pape et le président du Vietnam n'ont cependant pas évoqué l'établissement de relations diplomatiques, un dossier sur lequel Hanoï et Rome travaillent depuis 1989. Une délégation du Saint-Siège se rend en effet régulièrement au Vietnam, à la rencontre de la communauté catholique et des autorités politiques. Mais depuis plusieurs mois, les relations entre les autorités vietnamiennes et l'Eglise locale sont tendues en raison de différends fonciers : l'Etat cherche à se réapproprier une série de terrains appartenant à l'Eglise. En outre Hanoï contrôle l'ordination des évêques et limite le nombre de prêtres. (Apic)

■ Info

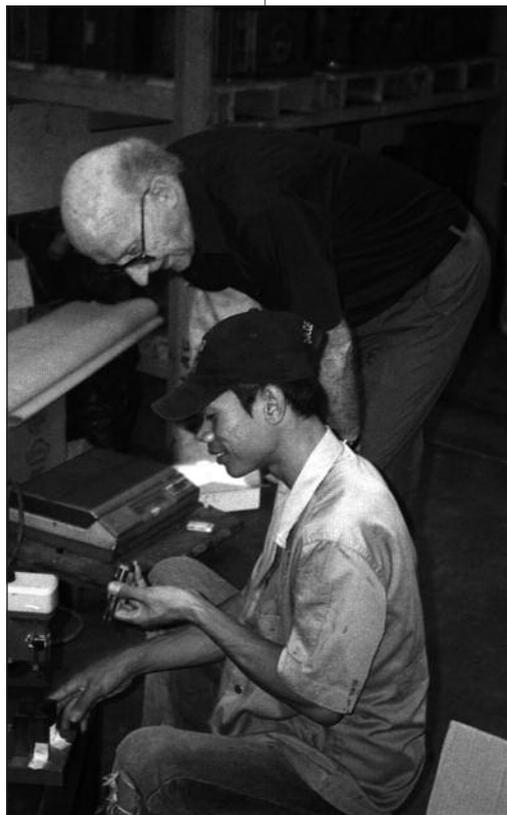
Un jésuite suisse primé

Le jésuite suisse Johann Casutt a été désigné lauréat du Prix pratique Klaus J. Jacobs, doté d'un montant de 200 000 francs. Il est récompensé pour son pro-

jet innovateur auprès des jeunes en Indonésie. La remise du prix a eu lieu le 3 décembre, à Zurich.

Johann Casutt a fondé en 1964, à Surakarta (Java), une école polytechnique qui est devenue un important centre de formation. Pour la Fondation Jacobs, le Père Casutt s'est lancé sur « des chemins innovateurs et tournés vers l'avenir ». Ainsi, il a mis en place un système financé en grande partie par des contrats avec l'industrie. Il a aussi réussi à ce que des jeunes de différentes religions apprennent, en plus de l'efficacité et de la perfection techniques, à travailler de façon respectueuse des autres collaborateurs et de l'environnement. Le montant du prix ira à l'école de Cikarang, qui pourra ainsi s'agrandir.

Johann Casutt et un étudiant



Un couteau aiguisé

Un couteau aiguisé ne permet pas de couper l'ombre. Relatant les péripéties de ma mission pour le JRS (Service jésuite des réfugiés) en Centrafrique, je souligne souvent que les blessures issues du conflit qui ensanglante encore la région centrale de l'Afrique (Soudan, Tchad, Centrafrique) n'ont pas miraculeusement disparu par la présence sur le terrain d'ONG comme le JRS. L'ombre toujours demeure. Cependant, avoir un couteau aiguisé - moyens logistiques, humains, etc. - pour atteindre le bout du monde et aider des réfugiés et meurtris de la guerre permet de redonner espérance.

De retour au pays, la métaphore ne perd ni de son tranchant, ni de sa pertinence. Combien de couteaux aiguisés, petits ou grands, ne mettons-nous pas en œuvre pour optimiser notre personnalité en allant jusqu'au bout de nous-mêmes. Sessions de développement personnel en tous genres fleurissent sur le marché. Toutes légitimes qu'elles puissent être, aux yeux de l'Africain que je suis un peu devenu, cela a parfois quelque chose d'indécemment. Tant d'efforts, de temps et d'argent dépensés pour découvrir, au terme, que l'ombre demeure ! Même si tout n'est pas à mettre dans le même paquet - ainsi de Jean Monbourquette qui parle d'appriivoiser son ombre ou de Rosette Poletti qui apprend à la remettre à plus grand que soi -, un grand nombre de propositions ont bien un relent de volontarisme.

La sagesse africaine et l'expérience vécue sur le continent noir m'ont réappris (en me provoquant notamment à prévoir... l'imprévu) à lâcher prise et à m'ouvrir à plus vital et plus grand que moi. Brisant un mouvement d'auto-centrement, dont tout Occidental est plus ou moins subrepticement victime, la réalité crue du quotidien centrafricain m'a décentré de mon petit monde intérieur. D'un repli exagéré sur moi-même, j'ai été appelé par les événements à vivre une expérience qui m'a enseigné que la vraie vie se donne par et dans le don de soi.

S'y disposer nécessite la confiance pour faire le premier pas et passer le seuil qu'en définitive seul le Tout-Autre peut nous faire franchir. Eternelle dialectique du libre-arbitre et de la grâce, celle-ci nous ouvrant à la vraie liberté qui prend toujours en compte les autres pour bâtir un monde plus humain et plus juste.

« Vivante, en effet, est la parole de Dieu, efficace et plus incisive qu'aucun glaive à deux tranchants, elle pénètre jusqu'au point de division de l'âme et de l'esprit, des articulations et des moelles, elle peut juger les sentiments et les pensées du cœur » (He 4,12). A la fois guide et couteau aiguisé, cette Parole m'a permis non de couper l'ombre, mais de la repérer, de la révéler et de la remettre au Seigneur, et ainsi de venir en vérité pleinement à sa Lumière.

Luc Ruedin s.j.

Comment est mort St Paul

●●● **Ariel Álvarez Valdés**, *Santiago del Estero (Argentine)*
*Prêtre, professeur de saintes Ecritures au Grand séminaire
 et de théologie à l'Université catholique*

Le livre des Actes des Apôtres raconte qu'à la fin de sa vie, saint Paul fut dénoncé par les Juifs et emprisonné à Jérusalem sous prétexte d'être un révolutionnaire et un agitateur social (Ac 21,27-40). Emprisonné durant deux ans en Palestine, il fut ensuite transféré à Rome pour y être jugé par l'empereur. Mais le récit des Actes se termine de façon mystérieuse avec l'arrivée de Paul dans la capitale de l'Empire, sans que les lecteurs puissent en connaître la suite.

Le fait a retenu l'attention des spécialistes, qui se sont demandé pourquoi Luc concluait si brusquement son récit. Car, finalement, Paul a-t-il été jugé par l'empereur ? Quel fut le chef d'accusation ? A-t-il été condamné à mort ou a-t-il été libéré ? Comment a-t-il été exécuté ? Il est vraiment curieux qu'après avoir consacré tant de pages à Paul, l'ouvrage ne dise plus rien de son sort, laissant toutes ces questions sans réponses.

Nombre de biblistes expliquent ce silence en disant que Luc ne prétendait pas parler de Paul, mais qu'il voulait expliquer comment la Parole de Dieu s'était répandue dans le monde ancien, de Jérusalem à Rome. Une fois le message de l'Evangile arrivé dans la capitale, avec Paul, Luc aurait considéré sa tâche terminée. Ce qui est probablement le cas. Mais si Luc raconte dans

son ouvrage le martyre de personnages moins importants, comme Etienne (Ac 7,55-60) ou Jacques (Ac 12,1-12), pourquoi a-t-il passé sous silence la mort de Paul ? On commence à percer le mystère.

Apparition de l'épée

L'allusion la plus ancienne au martyre de Paul se trouve dans une lettre de Clément de Rome, en l'an 95, soit trente ans après les faits. Clément écrit : « C'est par suite de la jalousie et de la discorde que Paul a montré quel est le prix de la patience. Chargé sept fois de chaînes, exilé, lapidé, il devint héraut du Seigneur au levant et au couchant, et reçut pour prix de sa foi une gloire éclatante. Après avoir enseigné la justice au monde entier, jusqu'aux bornes du couchant, il a rendu son témoignage devant les autorités et c'est ainsi qu'il a quitté ce monde pour gagner le lieu saint, demeurant pour tous un illustre modèle de patience. » Clément dit que Paul a été condamné à mort, mais il ne dit pas où ni comment il fut exécuté.

Vers l'an 170, un évêque de Corinthe, du nom de Denis, apporte un nouveau témoignage : « (Pierre et Paul), après avoir enseigné en Italie, ont souffert ensemble le martyre. » Lui non plus ne donne pas de détails sur la mort de Paul.

La mort de saint Paul reste une énigme. Pourquoi et comment l'a-t-on tué ? Le livre des Actes des Apôtres l'entoure d'un silence inexplicable, qui laisse le champ libre à diverses hypothèses visitées par A. Á. Valdés. S'appuyant sur des écrits historiques, il en propose lui-même une, particulièrement intéressante, sur fond d'affrontements entre chrétiens.

Il se contente de dire qu'il est mort en compagnie de Pierre.

En 180, apparaît pour la première fois l'information qui donnera naissance à la tradition officielle de la mort de Paul. On la trouve dans un Apocryphe intitulé *Les Actes de Paul*. Il explique que Paul a été décapité par l'empereur Néron, à Rome. Dès lors la nouvelle sera répétée presque sans variante par tous les écrivains postérieurs : Tertullien (env. 250), le prêtre Gaius (210), Origène (250), Porphyre (300), Eusèbe de Césarée (312), Lactance (318), Sulpice Sévère (400), saint Jérôme (410), Orose (420). Une légende postérieure complètera ces informations en ajoutant que lorsque Paul fut décapité, sa tête rebondit trois fois sur le sol, faisant jaillir chaque fois une source d'eau. C'est pour cela que le lieu est aujourd'hui connu sous le nom de *Tre fontane* (Les trois fontaines).

Néron a-t-il vraiment exécuté Paul sur la foi des accusations que les Juifs de Jérusalem ont porté contre lui ? D'après les Actes des Apôtres, alors que l'apôtre était encore prisonnier en Palestine, avant son transfert à Rome, personne ne le croyait vraiment coupable. Ni le Sanhédrin (Ac 23,9) ni le gouverneur romain Felix (Ac 24,22-23) ni son successeur Porcius Festus (Ac 25,25) ni ses officiers (Ac 26,31) ni le roi Agrippa (Ac 26,32). Aucune autorité n'a pris au sérieux les accusations d'agitateur social et d'ennemi de l'empereur portées contre lui par les Juifs. Ce qui fait penser qu'il n'a pas pu être jugé à Rome. Par contre, le fait qu'il soit mort à Rome paraît bien certain.

Bien que Luc ne le dise pas ouvertement, il le laisse entendre dans plusieurs passages de son livre (Ac 20,25.29.38 ; 21,10-13). L'accusation de prêcher l'Évangile, portée contre lui par les Juifs de Jérusalem, n'a pas dû peser lourd ; il

ne s'agissait pas d'un délit contre le droit romain. Alors, pourquoi l'a-t-on tué ?

Une nouvelle hypothèse fait peu à peu son chemin parmi les spécialistes du christianisme primitif et est acceptée par de nombreux scientifiques : O. Culmann, R. Brown, J. Roloff, J. Meier, A. Fridrichsen, X. Pikaza, J. Comblin et G. Wills. Paul serait mort suite aux dénonciations des chrétiens de Rome eux-mêmes. Certes, ils ne l'ont pas tué directement, mais ils l'ont dénoncé auprès de l'empereur pour se débarrasser de lui. Pour quelle raison ? A cause de rivalités intestines entre les divers groupes de la ville.

Affrontements entre frères

Pour comprendre ce qui s'est passé, il faut se souvenir que Paul défendait une ligne opposée à d'autres courants d'opinion du christianisme primitif, avec lesquels il s'est parfois trouvé en franche opposition.

Il s'agissait de savoir que faire des lois juives, après l'apparition du christianisme. Certains dirigeants chrétiens estimaient qu'il fallait continuer à les observer. Pour d'autres, la loi de Moïse ne concernait plus la vie des chrétiens, la circoncision n'avait plus de sens pour les fidèles du Christ. Cette diversité d'opinions, apparemment inoffensive, a suscité de rudes affrontements à l'intérieur de la jeune Église.

Deux groupes se sont formés : ceux qui estimaient que les chrétiens devaient continuer à pratiquer la loi juive (les judéo-chrétiens) et ceux qui pensaient que la loi juive ne valait plus pour le christianisme (les pagano-chrétiens). Paul, qui appartenait au second groupe, a été l'objet d'attaques, de persécutions et de dénonciations de la part des

judéo-chrétiens. Lui-même en parle dans ses lettres. Par exemple, lorsqu'il énumère pour les chrétiens de Corinthe les dangers qu'il a traversés : il mentionne « le danger des faux frères » (2 Co 11,26). Dans une autre lettre, il identifie ces « faux frères » avec les chrétiens du groupe adverse, c'est-à-dire ceux qui voulaient imposer la circoncision (Ga 2,4).

Cette division, qui existait dans plusieurs communautés chrétiennes, était encore plus marquée à Rome. On le sait grâce à la lettre que Paul écrit aux chrétiens de Rome, quelques années avant son arrivée dans la capitale.

Dans sa lettre, saint Paul mentionne l'existence de deux groupes antagonistes, un qu'il appelle les faibles, formé par les judéo-chrétiens, et un autre appelé les forts, qui regroupe les pagano-chrétiens. Les premiers se préoccupaient de circoncision, d'aliments purs et impurs, du repos du sabbat, alors que pour les autres, ces préceptes n'avaient aucune importance. « Tel croit pouvoir manger de tout, tandis que le faible ne mange que des légumes... Celui-ci préfère un jour à un autre ; celui-là les estime tous pareils » (Rm 14,2,5). La division était telle, que les groupes se faisaient ouvertement la guerre, se critiquant et se méprisant mutuellement.

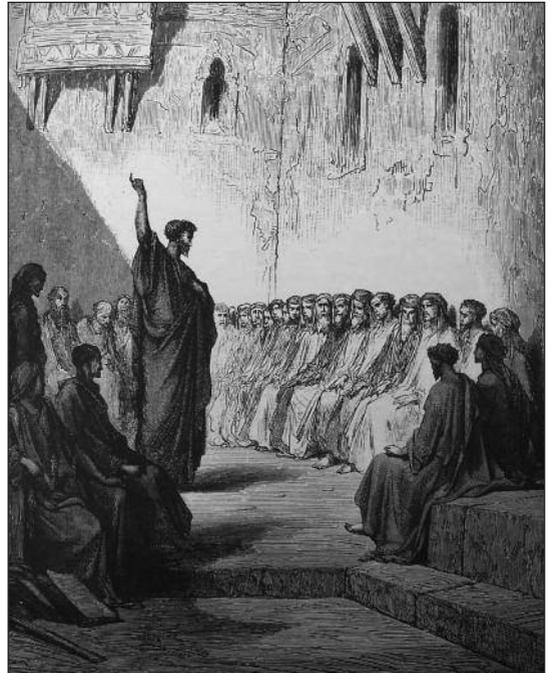
Dans sa lettre, saint Paul tente une médiation et cherche à apaiser les oppositions. Il écrit : « Que celui qui mange ne méprise pas l'abstinente et que l'abstinente ne juge pas celui qui mange ; Dieu l'a bien accueilli » (Rm 14,3). La situation était si tendue, que Paul dut, à plusieurs reprises, demander aux chrétiens qu'ils cessent de s'attaquer : « Mais toi, pourquoi juger ton frère ? Et toi, pourquoi mépriser ton frère ? » (Rm 14,10). « Finissons-en donc avec ces jugements les uns sur les autres : jugez

plutôt qu'il ne faut rien mettre devant votre frère qui le fasse buter ou tomber » (Rm 14,13). « Aussi soyez accueillants les uns pour les autres, comme le Christ le fut pour vous » (Rm 15,7). « Sans vouloir discuter des opinions » (Rm 14,1).

L'arrivée du propagandiste

Le problème était que Paul avait clairement pris position pour l'une des deux parties : « Je le sais, j'en suis certain dans le Seigneur Jésus, rien n'est impur en soi, mais seulement pour celui qui estime un aliment impur ; en ce cas il l'est pour lui » (Rm 14,14). Paul appartenait au groupe des forts qui considéraient qu'il n'était pas nécessaire d'observer les lois juives : « C'est un devoir pour nous, les forts, de porter les faiblesses de ceux qui n'ont pas cette force et de ne point rechercher ce qui nous plaît » (Rm 15,1).

« Saint Paul dans la synagogue de Thessalonique », Bible illustrée par Gustave Doré



Il est alors facile d'imaginer ce que l'arrivée de Paul dans la poudrière de Rome a pu signifier pour les parties en conflit, d'autant plus que sa position était publique et bien connue. Paul lui-même savait que beaucoup, dans la ville, le rejetaient et le critiquaient (Rm 3,7-8). Malgré sa tentative de médiation en faveur de l'unité entre les deux parties, on savait bien que ses convictions au sujet de la loi juive étaient résolues et qu'il n'était pas prêt de céder. Aussi, tout prisonnier qu'il était, son arrivée dans la ville a dû sonner l'alarme parmi ceux qui ne partageaient pas ses idées : le principal représentant du parti des forts et le grand propagateur du courant anti-juif avait débarqué dans la ville !

A Rome, Paul n'a pas été condamné à mort par le tribunal de l'empereur, le délit dont il était accusé n'entraînant pas la peine capitale. Aussi fut-il libéré et il put missionner un certain temps dans la ville. C'est alors qu'un événement imprévu intervint : la persécution de Néron contre les chrétiens.

Une nuit de l'an 64, un gros incendie éclata à l'ouest de la ville, qui s'étendit rapidement à d'autres secteurs. Trois des quatorze quartiers de Rome furent complètement détruits et sept autres fortement endommagés ; seuls quatre échappèrent aux flammes. Rapidement, le bruit courut que c'était l'empereur lui-même qui avait ordonné l'incendie afin de reconstruire la ville. Néron rejeta la faute sur les chrétiens, déclenchant ainsi une vaste persécution, qui entraîna la mort de nombreux disciples du Christ.

Selon Tacite, un historien romain auteur d'un ouvrage publié en 117 sous le titre *Annales de l'Empire romain*, lorsque Néron déclencha la persécution à Rome, on captura quelques chrétiens qui déclarèrent qu'ils n'étaient

pas les auteurs de l'incendie mais que c'était d'autres qui l'avaient provoqué. En clair, ils dénoncèrent leurs propres frères dans la foi. De son côté, un autre écrivain romain, Pline le Jeune, dans une lettre adressée à Trajan vers 112, raconte que, durant la persécution, les chrétiens se dénonçaient les uns les autres. L'Evangile selon Matthieu laisse lui aussi entendre que lors du conflit avec les Romains, les chrétiens se trahissaient mutuellement et se dénonçaient auprès des autorités (Mt 24,10).

Une mort ordinaire

Ces témoignages laissent deviner à quel point les chrétiens de Rome étaient divisés et avec quel acharnement ils s'opposaient les uns aux autres. Aussi n'est-il pas outrancier de penser que durant la persécution de Néron, l'apôtre Paul fut dénoncé par les chrétiens de la partie adverse et qu'il finit ses jours parmi les nombreux fidèles martyrisés par l'empereur. Si tel est le cas, la mort de Paul n'a pas été l'événement héroïque et solennel que nous imaginons. Elle n'a pas été l'exécution privilégiée d'un citoyen romain, décapité par le glaive ; sa tête n'a pas rebondi, faisant jaillir trois sources.

Il ne faut pas confondre ces pieuses légendes, respectables par le message religieux qu'elles transmettent, avec la réalité historique qui a dû être bien plus cruelle et brutale. Paul serait mort en compagnie de tous ces chrétiens anonymes, victimes des rafles de Néron. Sa mort resterait perdue dans l'anonymat des morts terribles et inconnues rapportées par Tacite dans ses *Annales*.

L'hypothèse de la mort de Paul à Rome, conséquence des luttes intestines de la communauté chrétienne, est peut-être celle qui explique le mieux les divers éléments transmis par la tradition :

- le silence des Actes des Apôtres sur la communauté chrétienne de Rome : lorsque Paul arrive dans la capitale comme prisonnier, Luc ne mentionne jamais sa rencontre avec les chrétiens du lieu, peut-être parce que leurs relations n'étaient pas bonnes ;
- le silence des Actes des Apôtres sur la mort de Paul est dû peut-être au fait qu'il ne s'agissait pas d'un événement exemplaire mais d'un épisode peu édifiant de la communauté chrétienne ;
- la lettre de Clément de Rome : le plus ancien témoignage sur la mort de Paul dit qu'elle fut due « à l'envie et aux rivalités » ; la formule fait sans doute allusion aux controverses et aux divisions de l'Eglise, et non aux accusations de type civil et politique présentées contre lui par les Juifs de Jérusalem ;
- les témoignages de Tacite et de Pline le Jeune : tous deux concordent sur le fait que durant la persécution de Néron, les chrétiens eux-mêmes se dénonçaient et se livraient mutuellement aux autorités ;
- les plaintes amères de Paul au sujet des divisions qui déchiraient la communauté de Rome : les chrétiens de la ville n'étaient certainement pas tous en sa faveur ;
- l'absence d'une tradition sur le martyre individuel durant presque un siècle et demi après sa mort : c'est un apocryphe, *Les Actes de Paul*, qui en parle pour la première fois ; l'auteur, un prêtre de l'Asie mineure, a reconnu par la suite l'avoir inventé ;
- le fait que jusqu'au III^e siècle, l'Eglise de Rome ne mentionne jamais que Paul ait été à Rome.

Que tous soient un

Les querelles internes ont toujours fait plus de tort à l'Eglise que les attaques venues de l'extérieur. Au cours de l'histoire, les luttes entre chrétiens l'ont plus affaiblie que n'importe quelle persécution venue du dehors, et les luttes intestines suscitées par l'envie ont causé plus de tort à sa crédibilité que n'importe quelle autre faiblesse. C'est bien pour cette raison que Jésus a prêché à ses disciples l'unité malgré les divergences de vues (Mc 9,38-40) et que, dans toutes ses lettres, saint Paul s'est montré préoccupé d'harmoniser les positions adverses dans les communautés, sans en éliminer aucune.

Tel est encore aujourd'hui le grand défi de l'Eglise : parvenir à la tolérance entre les divers courants internes, apprendre à vivre en bonne intelligence avec ceux qui pensent différemment, sans chercher à s'éliminer les uns les autres. Hélas ! le spectacle des dénonciations, des accusations, des censures et des mises en garde, pour faire taire certains secteurs, est une constante de l'histoire de l'Eglise. Comme si Dieu ne pouvait s'exprimer qu'à une seule voix.

Si Dieu est infini, pourquoi ne pourrait-il pas s'exprimer à travers diverses voix ? Telle est la question à laquelle l'Eglise devra un jour répondre. Si elle y parvient, alors elle aura opéré le plus étonnant des miracles. Le prodige que l'humanité attend de l'Eglise n'est pas qu'elle parvienne à unifier le message, mais les messagers, en une communauté où l'amour l'emporte sur toutes les diverses formes de pensée.

A. Á. V.

(traduction : P. Emonet)

Au début du christianisme

La littérature antichrétienne

●●● *Attila Jakab, Budapest*
Dr en histoire du christianisme

Les critiques des intellectuels à l'encontre du christianisme remontent à l'Empire romain. Elles se fondaient en grande partie sur une importante méconnaissance de ce mouvement religieux et sur des arguments émotionnels. Est-ce que cela a vraiment changé ?

A en croire Tertullien (v. 160 - v. 230), le premier grand auteur chrétien de langue latine à la fin du II^e siècle, les chrétiens faisaient l'objet d'une haine « généralisée ». On les considérait « comme la cause de tous les désastres publics, de tous les malheurs nationaux. Le Tibre a-t-il débordé dans la ville, écrit le maître carthaginois, le Nil n'a-t-il pas débordé dans les campagnes, le ciel est-il resté immobile, la terre a-t-elle tremblé, la famine ou la peste se sont-elles déclarées, aussitôt on crie : "Les chrétiens au lion !" »¹ Mais pour quelle raison ? Même si Xavier Levieils a le mérite d'avoir démontré que l'antichristianisme était répandu dans l'opinion publique de l'Empire romain,² nous ne devons pas oublier que l'immense majorité de la population de l'époque était illettrée. Ce qui veut dire que cette attitude antichrétienne n'est pas née spontanément, qu'il fallait des ténors pour canaliser et instrumentaliser l'excès des sentiments largement fondé sur l'ignorance. Ce rôle (tout comme de nos jours) fut tenu par des lettrés.

Les accusateurs

Il est intéressant de noter que durant le premier siècle de son développement, le christianisme n'a pas vraiment suscité l'intérêt des intellectuels païens. Ainsi, la persécution survenue sous Néron (vers 64) n'est évoquée que par Tacite (*Annales* XV, 44,2-5) vers 115-116 et par Suétone (*Vie des Douze Césars*, Néron 16) vers 121. Nous y apprenons que les chrétiens étaient « détestés pour leurs turpitudes » (Tacite) et que le christianisme apparaissait comme une superstition « nouvelle et maléfique » (Suétone).

Cela signifie qu'au début du II^e siècle, nous avons déjà une vision structurée et cohérente de ce mouvement religieux, perçu comme un véritable danger public : superstitieux (donc athée, impie et sacrilège, s'opposant à la religion de l'Empire) et nouveau (et en conséquence subversif, mettant en cause l'unité politique et religieuse de la société). Il y a même eu un transfert d'accusation : la « haine pour le genre humain », dont on chargeait aupara-

1 • Tertullien, *Apologétique* 40,1-2, Paris 1998, pp. 183-185.

2 • Xavier Levieils, *Contra Christianos*, Walter de Gruyter, Berlin/New York 2007, 548 p.

vant les Juifs, fut appliquée aux chrétiens, considérés comme étrangers à ce monde, méprisant leur vie (martyre), divisant la famille (fondement de la société) et se désengageant de la vie politique (mauvais citoyens). Pour compléter le tableau, s'ajoutaient à cela la magie, la licence sexuelle (l'inceste), l'anthropophagie et le meurtre rituel (l'infanticide), qu'on imputait allègrement aux chrétiens anciens,³ si mal connus en réalité par leurs contemporains accusateurs.

Pendant longtemps, l'appartenance au christianisme semble donc avoir été une raison suffisante de condamnation (voir la correspondance du gouverneur de Bithynie et de l'empereur Trajan vers 112).⁴ C'est dans ce contexte d'hostilité intellectuelle et sociale que « les apologistes du II^e siècle se sont efforcés de démontrer que les chrétiens étaient des individus comme les autres, qu'ils ne se livraient à aucune des monstruosité que la rumeur leur prêtait et, qu'au contraire, ils vivaient en accord avec des règles de vie strictes, basées sur un système idéologique rationnel comprenant assez d'éléments logiques pour trouver sa place au sein de la culture hellénique ». ⁵ Pour cela ils durent batailler avec les intellectuels de l'époque : Epictète, Crescens, Apulée, Fronton, Lucien de Samosate, Aélius Aristide, Galien.

Cependant, il faudra attendre le philosophe Celse et son *Discours vrai* (vers 177-180) pour voir apparaître le premier ouvrage véritablement antichrétien. Or, comme l'Eglise entrait dans une période de mutation institutionnelle (180-260 : naissance du clergé),⁶ personne ne songea à le réfuter. Il resta très vraisemblablement sans grand écho. C'est seulement un demi-siècle plus tard (entre 245 et 249), qu'Origène, ce génie du christianisme ancien, composa son *Contre Celse* pour répondre à ces accusations.

Au III^e siècle

La confrontation suivie des pensées, mise en œuvre dans cette réfutation, permet de suivre à la trace le chemin parcouru par le christianisme : la loyauté envers l'Empire (dont on envisageait la conversion) n'était plus à démontrer. Elle résistera même aux persécutions sanglantes déclenchées par Dèce (250) et Valérien (257-260).

Ce n'est sans doute pas un hasard si c'est pendant la période de la petite paix de l'Eglise, inaugurée par l'édit de tolérance de l'empereur Gallien (260), et quand apparaissent les germes de la collaboration entre l'Eglise et l'Empire, que le philosophe néoplatonicien Porphyre rédigea son œuvre savante, *Contre les chrétiens*, en 15 livres (vers 270). Il y mettait en cause l'origine juive du christianisme, pour mieux démolir ses fondements, et insistait sur les contradictions des Ecritures.

Plusieurs auteurs chrétiens réfutèrent ses accusations (Méthode d'Olympe, Eusèbe de Césarée et Apollinaire de Laodicée) mais, dans l'Empire devenu chrétien, on préférera la solution radicale : la destruction de cette œuvre sous Théodose II et Valentinien III (pre-

3 • Voir **Minucius Felix**, *Octavius* 9,3-7.

4 • **Pline le Jeune**, *Lettres* X,96-97. Voir aussi **Pierre Maraval**, *Les persécutions des chrétiens durant les quatre premiers siècles*, Desclée, Paris 1992, 164 p.

5 • **Xavier Levieils**, op. cit., p. 505. Voir aussi **Bernard Pouderon**, *Les apologistes grecs du II^e siècle*, Cerf, Paris 2005, 364 p.

6 • Voir **Alexandre Faivre**, « La question des ministères à l'époque paléochrétienne », in **Pascal-Grégoire Delage** (éd.), *Les Pères de l'Eglise et les ministères*, Histoire et culture, La Rochelle 2008, pp. 3-38.

mière moitié du V^e siècle). Et pour être certain de sa disparition, on détruisit même ses réfutations !

La mutation moderne

Si le monde antique d'avant Constantin connaissait surtout l'antichristianisme, la modernité, elle, est plutôt caractérisée par l'anti-catholicisme. Cette attitude s'est développée durant la Réforme et fut renforcée par les Lumières. C'est dans cet état qu'elle a traversé l'Atlantique, où s'est conservé,⁷ pour revenir en force en Europe après la chute du communisme, ce messianisme immanent et totalitaire ouvertement antireligieux.

L'anti-catholicisme d'aujourd'hui est un produit américain. Ses ténors sont des lettrés qui se servent des médias audiovisuels pour jeter la suspicion et susciter la méfiance et la haine d'une masse avide de consommer des scandales (voir *Le Da Vinci Code* ou encore l'hystérie médiatique autour de *l'Evangile de Judas*),⁸ mais totalement ignorante en matière théologique et religieuse.

Il va donc de soi que la responsabilité des intellectuels, ainsi que le défi lancé aux Eglises chrétiennes (non-fondamentalistes) sont immenses. Car la démocratie ne peut vraiment fonctionner dans une inculture généralisée, avec des citoyens transformés en consommateurs irrationnels, même si cela est très rentable d'un point de vue économique et financier. On ne peut pas manipuler impunément les sentiments exacerbés. Le cas yougoslave tout récent en est l'exemple. A moins d'un intérêt de pouvoir bien précis dans la balkanisation du monde...

Dans ce processus, au vu de l'effritement des idéologies politiques, une

place centrale semble être dévolue aux religions, capables des guerres les plus meurtrières. Espérons que l'Irak et l'Afghanistan ne représentent pas le prélude d'une destruction de grande ampleur, censée jeter les bases d'une restructuration socio-politico-économique au niveau mondial et d'une accumulation accélérée des richesses pour un nombre restreint d'acteurs privilégiés.

Dans cette perspective, l'Eglise catholique - si elle ne se dilue pas dans les nouvelles structures de pouvoir, comme au temps de Constantin - représente un contre-pouvoir institutionnel de taille (tout comme jadis pour le bolchévisme). C'est pourquoi il faut tester ses capacités de réaction face à des œuvres qui mettent à mal ses fondements, son identité et son organisation.

Dans un monde complexe et développé, les méthodes de nuisance sont elles aussi devenues plus sophistiquées. Dans l'Antiquité, on parlait un langage clair et direct. Aujourd'hui, on suggère plutôt que de dire. Cela est infiniment plus difficile à réfuter car on doit opposer un discours raisonné (que la plupart des gens ne comprennent plus) à une conviction émotionnelle (dans le contexte du consommateur crédule et imbu de ses certitudes, qui ne cherche plus à apprendre quoi que ce soit).

C'est un renversement dramatique de situation : l'Eglise, jadis toute-puissante, connaît désormais l'épreuve de l'impuissance de sa parole - et la tentation d'une ghettoïsation volontaire.

A. J.

7 • Voir **Romolo Gobbi**, *Un grand peuple élu. Messianisme et antieuropéanisme aux Etats-Unis des origines à nos jours*, Paragon, Lyon 2006, 224 p.

8 • **Attila Jakab**, « L'Evangile de Judas », in *choisir* n° 562, octobre 2006, pp. 13-16.

Pour aller plus loin

Pierre de Labriolle, *La réaction païenne. Etude sur la polémique antichrétienne du I^{er} au VI^e siècle*, Cerf, Paris 2005, 520 p. Paru en 1934, l'ouvrage a connu dix éditions jusqu'en 1950.

Jakob Engberg, *Impulsore Chresto. Opposition to Christianity in the Roman Empire c. 50-250 AD*, Peter Lang, Frankfurt am Main/Berlin 2007, 352 p.

Les chrétiens d'Irak

Menacés et en manque de leadership

●●● **Jacques Berset**, Fribourg
Reporter, Apic

Après deux millénaires de présence en Mésopotamie, entre Tigre et Euphrate, les chrétiens assyro-chaldéens et syriaques risquent bien de disparaître de cette terre où, d'après la Bible, est né Abraham, le père des trois religions monothéistes. Le démantèlement de l'Etat baathiste¹ et la déstructuration de la société irakienne dans le sillage de la chute de Saddam Hussein ont laissé le champ libre aux groupes armés, milices ou escadrons de la mort issus de divers clans, voire même de secteurs de l'appareil d'Etat...

Alors que les voitures piégées ont causé, indistinctement, la mort de centaines de civils ces derniers mois en Irak, les attaques contre les églises et le personnel religieux, comme celles en novembre dernier contre l'église Saint-Ephrem, dans le quartier al-Jadida de Mossoul, et contre la maison mère des

sœurs dominicaines de Sainte-Catherine, lancent un message clair à la minorité chrétienne d'Irak : « Vous n'avez plus rien à faire dans ce pays ! »

« Depuis la disparition du régime de Saddam Hussein, nous avons gagné, en tant que chrétiens, la liberté, comme par exemple le droit de manifester. Nous avons aussi des écoles chrétiennes, alors qu'elles avaient été nationalisées en 1973, cinq journaux chrétiens, huit partis politiques portant une étiquette chrétienne et des chrétiens dans des conseils municipaux à Bagdad, Bas-sorah, Mossoul, Kirkouk, Alkosh, Telkef et Karakosh. Mais nous n'avons plus aucune sécurité, que ce soit à Bagdad, à Mossoul ou ailleurs en Irak : 60 % des chrétiens irakiens ont déjà quitté le pays », nous confie de sa voix douce Mgr Louis Sako.

C'est à l'aéroport d'Erbil, capitale de la Région autonome du Kurdistan d'Irak (KRG), que nous l'avons rencontré. Archevêque chaldéen de Kirkouk, une ville septentrionale riche en pétrole et convoitée par les Kurdes qui veulent aujourd'hui la « récupérer »,² Mgr Sako s'apprêtait à prendre un avion pour Vienne, pour assister à une réunion de Pro Oriente, une fondation créée en 1964 par le cardinal Franz König pour développer les relations entre l'Eglise catholique romaine et les Eglises orientales. C'est vrai, admet-il dans un français parfait, les chrétiens irakiens, qui étaient

églises

Erbil/Mossoul, décembre 2009. Victimes d'un exode qui s'est accéléré de façon dramatique depuis l'invasion américaine de 2003, qui a entraîné une vague de violences sectaires ciblant religieux, prêtres et évêques, les chrétiens d'Irak sont décimés. La survie de cette communauté apostolique, évangélisée dès le premier siècle, selon la tradition, par saint Thomas et ses disciples Mar Mari et Mar Addai, est désormais menacée.

- 1 • Le parti Baath s'inspire de l'idéologie pan-arabiste aux accents socialistes, prônée par Michel Aflak, né à Damas en 1910, dans une famille de la petite bourgeoisie grecque orthodoxe.
- 2 • Cette métropole avait en effet été arabisée sous Saddam Hussein. Kirkouk fait partie des zones contestées sous autorité de Bagdad et réclamées par la Région autonome du Kurdistan (KRG), qui comprend, depuis la première guerre du Golfe, en 1991, les provinces d'Erbil, de Dohouk et de Souleymanieh. Outre les Kurdes et les Arabes, Kirkouk abrite une importante minorité turkmène (ou turcomane) qui bénéficie du soutien appuyé de la Turquie.

relativement nombreux dans les classes moyennes urbaines, jouissaient d'une certaine « sécurité » sous le régime autoritaire du parti Baath. « Ils devaient évidemment maintenir pour cela profil bas et ne pas se mêler de politique ! Durant les 35 ans de son régime, Saddam Hussein avait fini par transformer le pays en caserne remplie d'armes et de soldats : un million de morts, un million d'émigrés et plus de culture... » De fait, dans ce contexte dictatorial, le nombre des chrétiens avait déjà commencé à décliner avant la chute du régime en 2003. Mais il est passé à présent, en quelques années, de plus d'un million à moins de la moitié. S'ils formaient, en 2003, 5 % de la population, ils représentent aujourd'hui certainement moins de 2 % des Irakiens. La majorité de ceux qui sont restés dans le pays ont du reste trouvé refuge au Kurdistan d'Irak.

Marginalisation des chrétiens

Cette marginalisation des chrétiens est aux yeux de Mgr Sako une véritable tragédie. Docteur en théologie de l'Institut pontifical oriental de Rome, spécialiste d'études islamiques et d'histoire irakienne (PISAI à Rome et à la Sorbonne), l'archevêque de Mossoul reconnaît que nombre de chrétiens sont effrayés car ils ne se sentent plus en sécurité dans leur pays : 800 d'entre eux ont été tués ces dernières années, plus de la moitié des familles chrétiennes sont dispersées dans le pays et à l'étranger. « Leur fuite est une perte pour le monde musulman car les chrétiens contribuent à la société irakienne, lui apportant leur ouverture d'esprit, leur haut niveau d'éducation et leurs compétences professionnelles. »

Né en 1949 à Zakho, une ville actuellement sous l'autorité du gouvernement régional du Kurdistan (KRG), Mgr Sako a vécu sa jeunesse à Mossoul, la métropole du nord de l'Irak, convoitée elle aussi par les Kurdes, et désormais sous la coupe de bandes armées et de groupes islamistes sunnites. Les chrétiens sont dans le collimateur : en octobre de l'an dernier, en deux semaines, près de 15000 personnes ont quitté la ville dans la précipitation, sous la menace des attentats et des enlèvements. Des dizaines de chrétiens ont été assassinés, dont l'archevêque chaldéen Paulos Faraj Rahho. Des commerçants, des prêtres, des diacres ont été abattus, des institutions et des églises sont constamment la cible des terroristes.

Mais cet ancien élève du Séminaire syro-chaldéen St-Jean de Mossoul (avant sa fermeture, il était dirigé par les dominicains français)³ se refuse à voir les chrétiens d'Irak quitter définitivement le pays après deux millénaires de présence. Pas question pour autant de les sauver en les enfermant dans le « ghetto » représenté par le projet d'un Etat chrétien autonome dans la Plaine de Ninive, qui serait une « zone tampon » entre le Kurdistan et les Arabes sunnites de la zone de Mossoul.

« Ceux qui défendent cette idée vivent pour la plupart en dehors de l'Irak et ne connaissent pas vraiment la situation intérieure du pays. L'idée d'une zone assyrienne autonome, prônée par certains politiciens, risque uniquement de péjorer la situation des chrétiens. »

3 • Le Séminaire St-Jean de Mossoul, fondé au XIX^e siècle pour la formation du clergé chaldéen et syrien de l'Irak, fut confié durant un siècle aux dominicains (1878-1978). Ce Séminaire était bi-rituel, chaldéen et syrien, et sa langue d'étude était le français. La connaissance de l'arabe y était excellente de même que celle du syriaque.

Cette région comprend près d'une vingtaine de villages chrétiens, dont la majorité des gens parlent un dialecte syriaque, le *sureth*.

« J'ai rencontré de nombreux prêtres, évêques et politiciens en Irak qui sont opposés à ce projet. En tant que chrétiens, nous formons une partie essentielle de l'histoire de l'Irak et de la culture de ce pays. Tout au long de l'histoire, nous avons résisté aux menaces et aux persécutions et nous avons trouvé les moyens de vivre dans ce pays en portant témoignage de l'Évangile. Notre Église est une Église de martyrs, c'est notre charisme ! »

Mgr Sako estime que le problème n'est pas la cohabitation avec l'islam, mais le fondamentalisme qui exclut les autres, qui pousse à les anéantir pour des raisons religieuses ou ethniques. « Créer des "cantons" fermés pour chacune des communautés serait une catastrophe pour tout le monde ! » La présence chrétienne est une chance pour les yézidis⁴ et les mandéens,⁵ mais aussi pour les minorités musulmanes modérées, tous également victimes des extrémistes.

la concurrence entre les Églises chrétiennes en Irak. « Il n'y a pas de projets communs ; on parle d'œcuménisme alors qu'au sein même de l'Église catholique on se divise. »

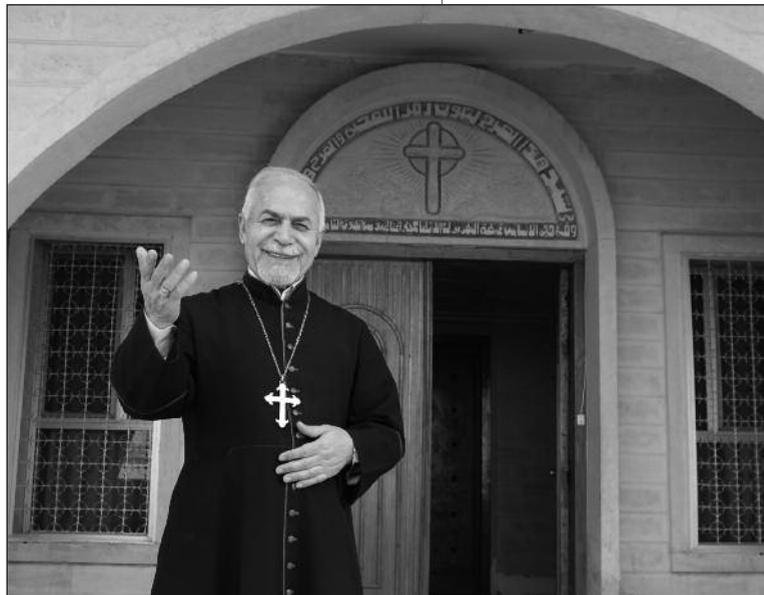
Lui qui fut recteur du Grand séminaire chaldéen St-Pierre (qui a dû quitter le quartier de Dora, à Bagdad, devenu trop dangereux, pour rouvrir ses portes à Ankawa-Erbil, au Kurdistan) déplore ces divisions. Ce qui lui fait le plus mal au cœur - plusieurs prêtres chaldéens qui ont étudié avec les catholiques syriaques au Séminaire de Mossoul l'ont confirmé -, c'est l'expulsion des séminaristes syriaques du Grand séminaire St-Pierre. Une fermeture voulue, il y a quelques années, par le patriarche chaldéen Emmanuel III Karim Delly. « Notre patriarche dit que c'est une décision du synode de notre Église, mais quel synode ? Rome a accepté cette décision, mais elle est le résultat d'un certain cléricalisme qui crée la division. Quand on était à Bagdad, on disait la messe pour les Chaldéens, les Syriens, les Arméniens... »

Mgr Georges Casmoussa, à Karakosh

Concurrence entre Églises

L'évêque chaldéen de Kirkouk - rejoint dans son constat par l'archevêque syriaque catholique de Mossoul, Mgr Georges Basile Casmoussa, que nous rencontrons dans le gros bourg de Karakosh, dans la Plaine de Ninive, où il s'est réfugié - déplore aussi vivement

- 4 • Peuple à part pour certains, minorité religieuse kurde pour d'autres, il compte environ 800 000 membres vivant dans les montagnes de l'Irak, de la Turquie ou du Caucase. (n.d.l.r.)
- 5 • Groupe religieux gnostique. Ses membres ne seraient plus que 5000 en Irak. (n.d.l.r.)



Mgr Casmoussa renchérit de son côté : « Nos prêtres étaient bi-ritualistes, ils donnaient un coup de main quand il n'y avait pas de prêtres chaldéens sur place. Au Séminaire, les candidats syriaques étaient les plus performants, il y avait beaucoup moins d'abandons parmi eux, leur taux de réussite aux examens était excellent ! Le patriarche chaldéen ne nous a jamais dit pourquoi il ne voulait plus de nos candidats au sacerdoce. On était prêt à payer davantage, mais on n'a jamais obtenu de réponse...

» Les chrétiens d'Irak sont dans le colimateur des islamistes, et pourtant ils se permettent de se diviser. Nous constituons désormais moins de 2 % de la population, et le patriarche demande de faire inscrire la nationalité chaldéenne dans la constitution irakienne et kurde ! Sous quel vocable alors mettre les autres chrétiens ? En Irak, désormais, on ne veut plus rien demander sous le vocable de citoyenneté, seulement sous celui de nationalité ; c'est mortel pour la minorité chrétienne... » Et l'archevêque syriaque de plaisanter de façon amère :

Gardes armés devant
une église



« Quand les terroristes à Mossoul m'ont enlevé et qu'ils discutaient de la meilleure manière de me trancher la gorge, ils ne m'ont pas demandé à quel rite j'appartenais ! »⁶

Synode sur le Moyen-Orient

Mgr Sako abonde dans son sens et déplore le manque d'un vrai leadership chez les chrétiens. Il voit dans le synode spécial sur le Moyen-Orient, convoqué en octobre prochain par le pape Benoît XVI sur le thème *L'Eglise catholique au Moyen-Orient : communion et témoignage*, une grande chance pour les Eglises irakiennes « qui doivent s'ouvrir à l'esprit de renouveau et ne pas se cramponner à une vision rigide de l'histoire... Les Eglises doivent parler d'une seule voix face aux autorités, et peut-être qu'une nouvelle évangélisation des chrétiens d'Orient est nécessaire ».

J. B.

6 • L'Irak compte une population d'environ 27 millions de personnes, dont près de 4 millions sont des déplacés internes ou des réfugiés à l'extérieur du pays. Les chrétiens d'Irak appartiennent pour près de deux tiers à l'Eglise chaldéenne. Les autres chrétiens sont rattachés aux Eglises orthodoxe arménienne, assyrienne et syriaque.

Charles Journet

Obéissance et liberté

● ● ● **Claude Favez**, Genève
Historienne¹

Charles Journet est né à Genève, mais il passa la plus grande partie de sa vie à Fribourg. Il n'en demeura pas moins attaché à sa ville natale, qu'il eut de la peine à quitter, et où il revint chaque semaine pour y diriger un cercle d'étude et prêcher à l'église du Sacré-Cœur. Il dédiera son livre sur *Saint-Nicolas de Flüe* (1942) : « A l'Eglise/ma grande patrie de toujours. A Genève et à Fribourg/mes petites patries d'un jour. »

Après son ordination, il fait, en Italie, un essai de vie dominicaine, qu'il ne peut poursuivre pour raison de santé, puis devient vicaire à Fribourg, Carouge et Genève. En 1924, il est nommé par Mgr Besson, évêque du diocèse, professeur de dogmatique au Grand séminaire de Fribourg, où il enseigna jusqu'en 1970.

Une des rencontres les plus importantes de sa vie est celle du philosophe français Jacques Maritain et de sa femme Raïssa. La correspondance entre les deux amis s'étend, sans coupure, de 1920 à 1973. Le prêtre genevois assiste aux Cercles thomistes,

dès leur fondation, en 1922, par Maritain. Charles Journet encourage son ami dans tous ses combats, comme avant la guerre, en 1926, lors des remous qui entourent la condamnation de l'Action française par Pie XI et la publication par le philosophe de *La Primauté du spirituel* où il soutient la décision papale.

En 1926, c'est la fondation de la revue *Nova et Vetera*, dont le rayonnement dépassera nos frontières. A côté des articles consacrés à la théologie et à la philosophie, une grande place est réservée aux artistes par la publication de poèmes, de reproductions ou de photographies d'œuvres d'art. Charles Journet soutient les membres du Groupe de Saint-Luc et, lorsqu'ils se heurtent à l'étroitesse d'esprit du clergé, il défend les œuvres d'Alexandre Cingria ou de Gino Severini.

Le courage face à la guerre

En 1936, au moment de la guerre d'Espagne, alors que la plupart des évêques voient en Franco le champion de l'Eglise et de l'Occident chrétien contre le communisme, Charles Journet, lui, ressent « la nécessité de faire une trouée entre le fascisme et le communisme ». « Ce qui me fait souffrir beaucoup, c'est d'avoir une vue des

Fondateur de la revue suisse Nova et Vetera, Charles Journet (1891-1975) est un des grands théologiens catholiques du XX^e siècle. Disciple de saint Thomas, il récusait le terme de néo-thomiste, se disant thomiste, tout simplement. Si sa représentation de l'Eglise et ses positions anti-œcuméniques motivèrent en son temps les jésuites de Suisse romande à médiatiser une autre vision de l'Eglise à travers la création de la revue choisir, il fit preuve d'une grande liberté de penser, notamment durant la guerre.

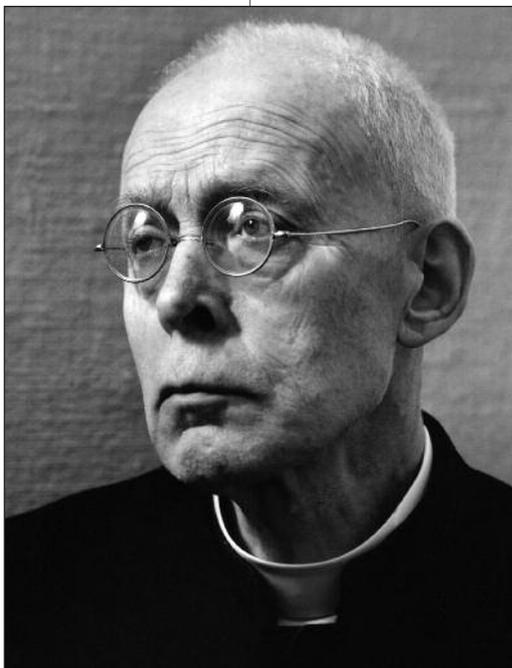
1 • L'édition de *Journet, Maritain. Correspondance*, a été établie par Claude Favez et al. Six volumes retraçant cet échange épistolaire, qui dura de 1920 à 1973, ont été édités entre 1996 et 2009, aux Editions Universitaires/Saint-Paul, Fribourg/Paris, puis Saint-Augustin, St-Maurice.

portrait

choses qui me place comme en opposition aux déclarations qui semblent venir même du pape... Je suis intimement persuadé que cette guerre n'était pas justifiée. Et il se pourrait qu'elle nous jette dans une immense conflagration mondiale fascisme-communisme. »

Pendant la Seconde Guerre mondiale, les éditoriaux de *Nova et Vetera* sont magnifiques de lucidité et de courage, alors même qu'on ne savait pas si la Suisse serait envahie. Il encourt non seulement la censure ecclésiastique mais aussi la censure militaire, en particulier lorsqu'il veut faire paraître *A travers le désastre* (1941), de Maritain, premier livre de la résistance française. A propos de la neutralité, il précise : « Il est donc nécessaire d'apprendre à distinguer la non-intervention politique et la non-intervention morale et spirituelle. Dans le conflit actuel, la première peut être dans certains cas légitime. La seconde serait un crime » (1941).

Charles Journet



A plusieurs reprises, dans ses lettres, il déplore qu'en Suisse, « la liberté de dire ce qu'on pense baisse de jour en jour ». Le point le plus crucial de son désaccord avec Mgr Besson est atteint lorsque celui-ci lui interdit de publier, en septembre 1942, un article condamnant les rafles des juifs emmenés au Vélodrome d'Hiver, à Paris, en attente de la déportation. L'abbé obéit, mais fait circuler des tirés à part. Les textes de cette époque sont réunis dans *Exigences chrétiennes en politique* (1945).

Le sort de la Pologne le bouleverse aussi. Il avait fait un premier séjour en 1937 à Laski, près de Varsovie, où des aveugles, des franciscaines et des intellectuels laïcs vivaient en communauté. Il y contracta des amitiés ferventes et chercha, par tous les moyens, à venir en aide à ses amis. A Pâques 1940, il consacre un numéro spécial de *Nova et Vetera* au *Chant de la Pologne*. Enfin le drame vécu par les juifs d'Europe l'atteint profondément. En 1943, il commence à rédiger *Destinées d'Israël*, qui paraît en 1945. En 1957, il visite le camp de Majdanek. Il note, dans son carnet personnel : « C'est là qu'il y a eu tant de terreurs, et tant d'horreurs. J'essaie de dire le *Pater*..., la bonté du Père qui est aux cieux, qui a vu tout cela. Quel mystère ! A quelle profondeur il faut croire ! » Hanté par le problème du mal, il y consacre un livre en 1961, *Le Mal, essai théologique*. Ajoutons que, contrairement à Maritain, il ne pensait pas que les juifs avaient un droit divin de s'installer en Palestine.

Conservatisme et nuances

En 1947, il participe à la Conférence de Seelisberg, au bord du lac des Quatre-Cantons, qui réunit juifs et chrétiens pour lutter contre l'antisémitisme. En 1956 et 1958, au monastère de Toumliline, dans l'Atlas marocain, il prend part à des cours d'été destinés à faire se rencontrer des étudiants juifs et chrétiens.

Charles Journet était de fait plus porté au dialogue interreligieux qu'à l'œcuménisme entre chrétiens. Son attitude envers le protestantisme évolua cependant. Si, en 1925, il publie un livre très dur, *L'Esprit du protestantisme*, attaquant surtout le courant libéral, il reconnaîtra plus tard : « J'ai manqué de charité », et ne voudra pas que l'ouvrage soit mentionné dans la liste de ses œuvres.

Il a d'ailleurs du respect pour la rigueur dogmatique de Karl Barth, mais se méfie de l'œcuménisme tel qu'il le voit pratiqué. Il condamne notamment fermement l'intercommunion. « Le seul œcuménisme qui ne trompe pas », dit-il, c'est lorsque les chrétiens obéissent « aux exigences profondes de l'Évangile ». Il pensait que le mouvement de Taizé, qui mettait en demeure les Églises « de réajuster leurs positions », ajoutait à la confusion qu'il déplorait.

En 1965, sa nomination comme cardinal par le pape Paul VI le plonge dans une sorte d'agonie. Il se voit obligé d'assister à des cérémonies « d'une complication infinie, des habits très chers, de toutes les couleurs, et un poids immense sur le cœur, ma vie désorientée ». Ce n'est que sur les instances et de Paul VI et de Maritain, et pour saint Thomas, qu'il accepte cette dignité.

Il participe à la 4^e et dernière session du concile Vatican II. Le 21 septembre 1965, il intervient dans le débat sur la liberté religieuse. Ses paroles, qui font une profonde impression, sont publiées dans la *Documentation catholique* sous le titre, *S'opposer aux erreurs par les armes de la lumière*. Il y exclut que soit fait violence « à l'homme qui se trompe ou qui pêche, ou à celui dont la conscience est erronée ». A une autre occasion, il réaffirme la doctrine de l'Église à propos de l'indissolubilité du mariage. Après le Concile, il est nommé membre de la commission cardinalice chargée d'examiner le *Catéchisme hollandais*. Il propose de nombreux ajouts et modifications, tout en appelant de ses vœux un catéchisme pour l'Église universelle. Il souffre de la réforme liturgique, sans parler des expériences hasardeuses qui lui paraissent des coups portés à l'intégrité de la doctrine. Mais, par obéissance à l'Église, à Paul VI qu'il vénère, il célèbre la messe en français. Lors d'un cours à Genève, le 29 novembre 1969, il déclare : « Demain matin, pour la première fois, je dirai le nouvel *Ordo Missae*, avec une grande obéissance... La beauté de la liturgie latine, l'ancien *Ordo*, c'est un peu comme notre chair et notre sang qu'il faut quitter. »

La sainteté de l'Église

Il est évidemment impossible de présenter en quelques lignes la pensée du théologien. Son œuvre majeure, *L'Église du Verbe incarné*, à laquelle il commença à travailler dès 1930, et dont le 3^e volume sortit en 1969, est une véritable somme. Un professeur à la Faculté protestante de théologie de Genève a déclaré que la lecture de cet ouvrage lui avait véritablement fait connaître le catholicisme.

Prenons néanmoins quelques thèmes essentiels, parmi lesquels la Messe, à laquelle, tout au long de sa vie, il revint constamment et à laquelle, en 1957, il consacra un ouvrage, *La Messe, présence du sacrifice de la Croix*. « La Messe, écrit-il, ne sera pas un autre sacrifice que l'unique sacrifice rédempteur mais une autre présence... de l'unique sacrifice rédempteur. » Position que résume bien Pierre-Marie Emonet, dans *Le cardinal Journet, portrait intérieur*² : à l'instant de la consécration, « c'est pendant un moment, un bref moment spirituel, le contact immédiat avec l'événement spirituel de la rédemption du monde. Nous nous trouvons comme la Vierge et saint Jean au pied de la Croix ».

« C'est l'eucharistie qui fait l'Eglise », affirmait le professeur à ses élèves du Séminaire, et c'est à l'Eglise qu'il consacra son œuvre maîtresse. « L'Eglise ne forme avec le Christ qu'une seule personne mystique pour adorer, offrir, supplier. » Elle comprend tous les baptisés de tous les temps et tous les justes de tous les temps, « petit troupeau, peuple immense ». A une de ses correspondantes, il précise : « Il me semble qu'elle doit dans son élite redevenir toujours plus petit troupeau, pour s'agréger par la prière, la souffrance, la fidélité, un peuple toujours plus immense. » Charles Journet devait à sainte Catherine de Sienne l'intuition qui sous-tend toute son œuvre : l'Eglise est pure, sans tache et sans péché, même si elle est formée de pécheurs. « La foi est de rencontrer l'Eglise sous les haillons dont la couvre la sottise ou la folie de ses enfants ; de toucher la paix des profonds sous l'agitation des tempêtes. »

Il s'émerveille devant le retable de l'*Agneau mystique* dû aux frères Van Eyck (1426-1431), dans l'église de Saint-Bavon à Gand. Il lui consacre

quelques pages dans *L'Eglise du Verbe incarné* et voit, dans ce splendide polyptyque, « l'Eglise, prémices de l'univers réconcilié dans le Christ ».

Un des autres thèmes sur lesquels il insiste est la différence entre les grandeurs de hiérarchie et les grandeurs de sainteté. Les premières sont nécessaires, mais disparaîtront à la fin des temps, les secondes sont « d'un autre ordre », pour parler comme Pascal, et demeureront éternellement.

Un contemplatif

Charles Journet, comme saint Thomas, était à la fois un théologien et un contemplatif. Mgr Pierre Mamie, qui fut son élève, son secrétaire, son disciple, nous le montre dans les rues de Fribourg : « Il montait chaque jour pour prier dans un sanctuaire marial près de Fribourg (Notre-Dame de Bourguillon). Dans la rue, il donnait l'impression d'être ailleurs. Et si quelqu'un avait la simplicité ou l'audace de l'arrêter sur son chemin, il découvrirait un homme attentif, prévenant, mais aussi visiblement pressé de retrouver quelqu'un d'autre. »

Le théologien suisse fut un guide spirituel pour de nombreuses personnes. Il avait accueilli certaines d'entre elles dans l'Eglise. De nombreux fragments de lettres adressées à ceux qui lui faisaient confiance sont réunis dans *Comme une flèche de feu* (1981). Il a prêché des retraites dans plusieurs monastères en Suisse, en Italie et en France. Par-dessus tout, il aimait se retirer à La Valsainte, où il est inhumé depuis 1975.

Cl. F.

Pour en savoir plus

Guy Boissard,
Charles Journet
(1891-1975), Salvator,
Paris 2008, 604 p.

2 • CLD, Chambray-lès-Tours 1983, 174 p.

Les contradictions de l'abbé Journet

... Jerry Ryan, Winthrop, MA (USA)

Tous les samedis matins, l'abbé Journet prenait le train à Fribourg pour Genève, pour nous donner son cours sur l'histoire de l'Eglise. En général, il passait la nuit à Genève et disait la messe de 11 heures à l'église du Sacré-Cœur - jusqu'au jour ou l'évêque y mit fin.

Quoique bien des gens soient venus de loin pour entendre ses sermons qui duraient une bonne heure, les paroissiens, eux, trouvaient que la messe durait beaucoup trop longtemps et s'en plaignaient. Je ne sais pas si cela secoua l'abbé Journet, parce qu'il n'en laissa rien paraître. Pour dire la vérité, il semblait ne prêter aucune attention à ce qui le concernait exclusivement.

Agé d'environ 70 ans, c'était l'un des nombreux professeurs enseignant la théologie dogmatique au Séminaire de Fribourg. Il avait peu de rapports avec ses collègues et n'était pas très remarqué par la plupart de ses étudiants. Le fait qu'il entende très mal contribuait à l'isoler, même si Jacques et Raïssa Maritain fussent des amis proches.

L'abbé Journet était toujours à l'heure pour nos cours. C'était un tout petit bout d'homme chauve, portant d'énormes lunettes. Il parlait avec un délicieux accent suisse chantant, et il postillonnait un peu en parlant. Il était encore fort énergique et commençait ses classes à genoux, récitant le *Veni Creator*.

Nous n'étions que vingt étudiants, mais il était évident qu'il préparait très soigneusement ses cours.

J'étais impressionné par l'intensité de son discours ; il se jetait à corps perdu dans ce qu'il voulait nous communiquer. Il s'arrêtait parfois pour nous dire, avec un émerveillement naïf et des plus authentiques : « Comme c'est beau ! N'est-ce pas prodigieux ! » Et, venant de lui, c'était véritablement merveilleux.

Il parlait des choses les plus simples avec une grande profondeur et avec pénétration. Son histoire de l'Eglise baignait dans la lumière d'une intuition centrale : l'Eglise est sainte, pure et sans péché ; sa ligne de démarcation passe à travers nos cœurs. Tout ce qui est pur en l'homme, à travers l'histoire, appartient à l'Eglise ; tout ce qui est sordide lui demeure extérieur. Cette frontière est invisible et intime.

Il est impossible d'aimer Dieu sans aimer l'Eglise, car les deux sont unis comme l'épouse et son époux. Notre appartenance à l'Eglise militante est partielle et fragile ; au fond, c'est un mystère. La structure hiérarchique de l'Eglise est un don de Dieu ; elle aussi, il faut l'aimer et la respecter. Ceux qui usurpent le nom de l'Eglise pour prophétiser en leur propre nom ou pour justifier leurs propres ambitions n'ont rien à voir avec la véritable Eglise du Christ - tout au moins, dans la mesure

témoignage

Jerry Ryan a été dans sa jeunesse un élève enthousiaste de Charles Journet, avant de découvrir que son professeur adoptait des positions conservatrices vis-à-vis de l'Eglise. Mêlant souvenirs et réflexions, il tente d'expliquer d'où peuvent provenir les contradictions du célèbre théologien.

où ils la trahissent. Charles Journet appuyait rarement sur le négatif, sauf pour démontrer qu'il coulerait sous son propre poids, et finalement mènerait à un plus grand bien, à une Vérité plus pure. Il nous raconta plusieurs fois un petit incident qui avait dû l'impressionner : l'histoire de sainte Catherine de Sienne envoyant au pape Urbain une lettre de fustigation, accompagnée d'un sac d'oranges, parce qu'elle savait qu'il aimait les oranges et qu'elle pensait que ces oranges ne pourraient lui faire que du bien ! Sainte Catherine s'estimait responsable de tous les maux de l'Eglise visible de son époque. L'abbé Journet ajoutait : « Etait-ce une pieuse exagération - ou les saints voient-ils peut-être plus clair que nous ? »

Je garde une profonde reconnaissance à Charles Journet pour tout ce que j'ai reçu de lui. Plus tard, je lirai son œuvre majeure, *L'Eglise du Verbe incarné* - un projet de quatre volumes qu'il n'a jamais tout à fait fini, mais que j'ai trouvé merveilleux et lumineux.

Je ne l'ai rencontré seul qu'une seule fois, à Toulouse. Il habitait une petite villa près des Maritain. Je ne me rappelle plus pourquoi il m'invita à prendre le thé, un dimanche de Pâques. Il avait beaucoup plu ce matin-là et la pelouse entourant sa villa était encore très humide. J'arrivai à bicyclette, un peu en retard, pédalant furieusement, et je dus freiner brutalement à l'approche de la villa... sans aucun résultat. J'enfonçai sa porte à toute vitesse. J'étais assis là par terre, contemplant les ruines de ma bicyclette et écoutant des petits oiseaux chanter dans ma pauvre tête, quand j'entendis une voix provenant de la villa : « Entrez ! Je vous attends ! »

Il était si sourd qu'il pensait que j'avais tout simplement frappé à sa porte. Je ne me rappelle pas grand-chose de la conversation qui s'ensuivit, sauf qu'il

avait beaucoup de mal à comprendre mon accent. Je lançais un sujet, et il me répondait sur tout autre chose.

Dogmatisme

Quand Paul VI nomma l'abbé Journet cardinal, tout le monde fut stupéfait. L'abbé quoi ? Il n'était pas évêque, il n'était même pas pasteur ; il était peu connu hors d'un cercle très étroit et son propre évêque avait bien du mal à le tolérer. Le plus stupéfié de tous fut l'abbé Journet lui-même. Il fallut une semaine pour le persuader qu'il devait accepter cet honneur. Maritain eut certainement beaucoup à voir dans cette affaire, et c'est lui finalement qui réussit à le persuader que cet honneur n'avait rien de personnel, que c'était une façon de rendre hommage à St Thomas d'Aquin et au mouvement néo-scholastique.

Paul VI dut aussi promettre à l'abbé Journet (c'est ainsi qu'il voulait qu'on l'appelle, même après avoir été nommé cardinal) qu'il continuerait à enseigner à Fribourg, qu'il ne devrait venir à Rome que lorsqu'il y serait convoqué et qu'il n'aurait besoin de « se déguiser » en rouge que pour les cérémonies les plus officielles.

Le concile Vatican II était alors en cours. J'entendais parfois raconter que l'abbé Journet y jouait le rôle d'empêcheur de tourner en rond. Plus tard, j'appris que ces rumeurs étaient tout à fait vraies, que l'abbé souffrait mille morts du fait des changements qui se produisaient, et qu'il y avait un côté de lui qui ne m'était jamais apparu dans le contexte où je l'avais connu.

Les principes que j'avais reçus de lui m'avaient ouvert un univers de possibilités, ils m'avaient donné une grande liberté, tout en m'ancrant dans l'Eglise

et en élargissant l'amour que j'avais pour elle. L'abbé Journet m'avait appris que rien de ce qui est noble et saint n'est étranger à l'Eglise, qu'aucune vérité, toute partielle qu'elle soit, ne lui échappe - car tout ce qui est bon est le fruit de la grâce et de l'Esprit saint et que ce dernier est la vie même de l'Eglise.

Mais pour l'abbé Journet, tout ce qui n'était pas la Vérité pure était dangereux et blasphème. Il avait une intolérance totale pour toutes sortes de « déviations », pour toute remise en question des structures de l'Eglise ou de son autorité hiérarchique. Discerner entre ce qui est divin et ce qui est humain dans l'Eglise, c'est souvent, il faut bien l'admettre, une science d'approximation... Charles Journet semblait s'être enfermé dans des formules qui disqualifiaient tout ce qui ne pouvait être classé dans ces catégories. Aussi était-il très critique vis-à-vis des théologiens modernes, tels que Rahner, Zundel, Congar et, bien entendu, Hans Küng.

Il se méfiait du mouvement œcuménique sous toutes ses formes. Il refusa d'avoir affaire avec Taizé ou avec un quelconque autre groupe de dialogue. Jusqu'à un certain point, c'était compréhensible. Il avait grandi en Suisse, où les catholiques étaient souvent une minorité persécutée. Les controverses de sa jeunesse avaient dû le marquer pour la vie. Ses premières œuvres avaient d'ailleurs été des essais d'apologétique.

Rétrospectivement, je me rends compte que les forces de l'abbé Journet furent aussi ses faiblesses. Il aimait la Vérité avec passion, non pas comme quelque chose qu'il posséderait mais comme Quelqu'un qui avait pris possession de lui, avec sa propre personnalité et ses propres caprices, dans un contexte spécifique. Il y a d'ailleurs un vieil axiome

thomiste qui dit : « Tout ce qui est reçu, est reçu suivant la modalité du récipient. »

Or Charles Journet était un intellectuel, un solitaire, qui avait été professeur au Séminaire pendant presque toute sa vie active. Son milieu était donc clérical, un milieu qui, à l'époque, était lié aux classes supérieures de la société. L'apostolat de Journet consistait en retraites pour religieuses ou pour gens cultivés et aisés, qui avaient le temps nécessaire. Je ne veux pas suggérer que Charles Journet s'était rangé du côté des riches et des puissants. Il était personnellement d'une pauvreté extrême et authentique ; il prêchait et vivait les vertus évangéliques.

Il ne reconnaissait qu'un seul « pouvoir », celui de la Vérité. Il n'a du reste jamais craint de faire face au gouvernement suisse et même à son propre évêque pour s'opposer à leur collaboration discrète avec les nazis au nom de « l'intérêt national ». Mais la Vérité doit-elle user de la force pour s'imposer ? Bien sûr, elle a le pouvoir ultime de libérer et de triompher du péché et de la mort, mais elle ne sera jamais complètement comprise par les humains. Elle s'offre à eux sous bien des masques : comme voyageur, comme jardinier, comme prophète humilié que Pilate ne sut pas reconnaître.

Apologétique

Charles Journet le savait infiniment mieux que moi. Et pourtant, il se sentait appelé à éliminer les mauvaises herbes, au risque de détruire le bon grain qui s'y mêle et qu'il n'est pas facile de distinguer.

Le titre de la revue dont il fut le fondateur, *Nova et Vetera* (choses nouvelles et anciennes), l'une des meilleures re-

vues théologiques de l'époque, définit en lui-même son projet. Or si Charles Journet savait donner jour à des intuitions nouvelles issues d'anciens concepts, il n'était pas aussi doué pour illuminer les concepts anciens au moyen de nouvelles intuitions. Ce n'est pas le même mouvement.

Journet, Maritain et Paul VI formaient une espèce de troïka du néo-thomisme, partageant le même point de vue. Ils semblent avoir été dépassés par la portée et les implications des suggestions du Concile. Ils eurent l'impression qu'il devenait impossible de maîtriser les choses et que les conséquences en seraient désastreuses.

C'était compréhensible, mais jusqu'à un certain point. Certes, on était en train d'abolir un ordre ancien et la confusion régnait sur ce qui le remplacerait. Beaucoup de gens perdaient pied. Mais était-ce une excuse suffisante pour « reprendre les choses en main », pour essayer de ré-imposer un contrôle fondé sur des principes qui avaient résisté à l'épreuve des ans ? Ma propre expérience de la personnalité de Charles Journet me porte à croire que la réponse n'est pas simple.

Ce qui distingue St Thomas des autres théologiens, c'est qu'il était capable d'assimiler toutes sortes d'aspects de la Vérité, quelles que fussent leurs sources, et de les incorporer dans une synthèse dynamique. C'est ce qui fait de lui l'héritier des Pères de l'Eglise, qui incorporèrent les intuitions et les catégories de la philosophie et du mysticisme païens dans leur poursuite d'une meilleure connaissance, d'un plus grand amour du Dieu de la Révélation, du Verbe incarné. C'était pour eux un cheminement, un travail en cours.

L'abbé Journet, en principe, n'aurait jamais nié la chose - et Jacques Maritain non plus -, pourtant, il me semble que,

dans la pratique, ils résistèrent à tout ce qui débordait de leurs catégories. Qu'ils se braquèrent dans l'apologétique, risquant ainsi de rendre inconséquent le néo-thomisme.

Intuitions modernes

Contrastons cette attitude négative avec celle de Jean Paul II. Au chapitre *Pourquoi les chrétiens sont-ils divisés* de son livre *Entrez dans l'espérance*, le pape pose cette question : « Pourquoi l'Esprit saint a-t-il permis toutes ces divisions ? (...) Nous pouvons proposer deux réponses. La première, plus négative, reconnaît dans les divisions le fruit amer des péchés des chrétiens. L'autre, plus positive, est inspirée par la confiance en Celui qui, du mal, des faiblesses humaines, peut tirer un bien : les divisions ne vont-elles finalement pas permettre à l'Eglise de découvrir la multiplicité des richesses contenues dans l'Evangile et dans la Rédemption du Christ ? Peut-être ces richesses n'auraient-elles pas pu être découvertes autrement. (...) Ne faut-il pas que le genre humain parvienne à l'unité par la pluralité, qu'il apprenne à être une seule Eglise dans le pluralisme. (...) Une telle interprétation ne correspond-elle pas, au moins en partie, à la Sagesse, à la bonté et à la Providence de Dieu ? »¹

On dirait que le néo-thomisme, qui a tant à nous offrir, qui a su secouer la poussière d'une scolastique servile, s'est senti incapable de faire l'effort nécessaire pour assimiler les intuitions modernes et s'enrichir d'elles. Cela ne saurait être irréversible.

J. R.

1 • Avec la collaboration de **Vittorio Messori**, Plon, Paris 1994, pp. 229-230.

Echos aux 50 ans de choisir

Tandis que, dans notre communauté, nous décidions un départ en mission (50 ans du voyage en avril 2010), vous vous engagiez dans l'aventure de choisir. Vous sentiez déjà que le vent de l'Esprit allait pousser l'Eglise vers l'avant. Et bientôt, ce fut le Concile et ses suites... A un moment donné, les Pères de choisir ont pris aussi l'option « d'aider les sœurs de Saint-Augustin pour leur presse paroissiale », ce qui nous a conduits à des contacts et à des engagements en commun qui ne furent pas de tout repos, mais qui, j'en suis sûre, ont été bénéfiques pour l'Eglise.

Un anniversaire, c'est fait aussi pour remercier. Et c'est avec joie que je vous exprime, au nom de notre Congrégation, notre vive reconnaissance pour avoir cru, à un moment donné où ce n'était pas évident, aux « Bulletins paroissiaux » qui sont devenus depuis lors, ce que vous savez. S'il n'y avait pas eu, à ce moment-là, ce « coup de pouce » providentiel de votre part, nous aurions eu bien de la peine à avancer.

Mais c'est surtout pour choisir qu'il faut dire merci aujourd'hui. Etre là, c'est déjà beaucoup en ces temps mouvementés pour la presse catholique. Votre voix est parfois difficile à entendre, elle interpelle. Que l'Esprit vous éclaire toujours et que, par « la vigueur de Sa force », vous puissiez poursuivre votre mission, grâce à de nouvelles « vocations » de religieux ou de laïcs.

**Sœur Claire Donnet-Descartes
et les Sœurs de Saint-Augustin**

C'est l'occasion pour moi de vous dire toute ma reconnaissance pour tout ce que je vous dois dans mon itinéraire personnel. C'est avec les jésuites que j'ai pu refaire mon catéchisme... ce qui était bien nécessaire ! C'est grâce aux cours, aux groupes de réflexion, aux voyages, aux retraites (à NDR et au Châtelard) sous l'égide des jésuites que je me suis construite au niveau spirituel. (...) Je vous assure encore de ma reconnaissance et de ma fidèle amitié, en Celui par qui tout cela a pu se réaliser.

F. D.

Voici que je viens de recevoir ce numéro du 50^e de votre si estimée revue. J'en ai été si heureux que je l'ai lu en entier et d'une traite. Comme je suis un des abonnés du premier jour, je peux bien dire que ma joie a été très grande. J'ose vous demander de bien vouloir transmettre mes plus vives félicitations à toute « l'équipe de choisir » et particulièrement à tous les confrères que j'ai la chance de connaître. Je pense aussi avec émotion à tous les défunts. Je peux bien dire que je me sens accompagné moi-même par eux tous. Mon cheminement personnel vers la prêtrise a été guidé par certains d'eux. Je ne peux mieux faire que demander avec ferveur au Seigneur qu'il ne cesse de vous accompagner tous dans votre ministère (c'est bien ainsi que je vous ressens toutes et tous).

Georges Beaud

C'est dans la ou les premières années de la parution de choisir que ma sœur et moi y avons été abonnées, habitant alors à Saignelégier. Ma sœur avait connu le Père Nicod, alors à Bienne, tandis que je rencontrais quelquefois le Père Bréchet, lors de conférences, à Delémont. C'est lui qui m'a ouverte à l'œcuménisme, encore timide à cette époque ! Je me souviens aussi d'une récollection avec le Père Spoorenberg, dans le cadre du scoutisme, où il nous avait initiés à la prière (en commençant par une bonne position assise), et une autre du Père Butty. Vieux souvenirs, mais lumineux, qui m'ont aidée à approfondir ma foi, à la rendre agissante.

Pendant mes années de formation religieuse à Paris, interruption de mon abonnement, mais nouvelles rencontres avec des Pères jésuites à qui je dois une large part de ma formation spirituelle et biblique. Quelques années plus tard, l'abonnement à choisir m'a été offert par une amie et est donc venu me rejoindre : d'abord au Togo, puis au Cameroun, pour finir à Kinshasa (en juin 2007). Je l'attendais comme une amie, d'autant plus qu'en certaines communautés elle était la seule revue reçue régulièrement. J'étais heureuse de la lire d'un bout à l'autre, appréciant les nouvelles ecclésiastiques ou autres de mon pays et du monde et toujours une ouverture sur les événements ou problèmes de nos sociétés.

Sœur Elisabeth-Françoise Joset

Un cinéma de l'essentiel

●●● **Guy-Th. Bedouelle o.p.**, Angers (F)
 Recteur de l'Université catholique de l'Ouest

**Singularités
 d'une jeune fille
 blonde,
 de Manoël de
 Oliveira**

Chaque année depuis 1990, le cinéaste portugais Manoël de Oliveira présente un nouveau film (deux en 2001). Cette fécondité étonnante s'accompagne d'une longévité exceptionnelle puisque le réalisateur, qui filme depuis 1931, vient de fêter ses 101 ans. Certes, sa dernière œuvre, *Singularités d'une jeune fille blonde*, ne dure que 63 minutes, mais elle possède la qualité d'un objet parfait, une sorte de bijou, comme cette bague autour de laquelle se noue le film. Orfèvre du cinéma, Oliveira, sans déroger à ses propres règles et coutumes, nous donne, par le cadrage surtout, la photographie et les dialogues, un film qui s'attache à l'essentiel, le retient et nous l'offre.

Comme d'habitude, Oliveira adapte une œuvre de la littérature de son pays, autrefois le jésuite Antonio Vieira, maître de la langue portugaise, ou Agustina Bessa Luis, et ici, pour la première fois, José Maria Eça de Queiros (1845-1900), écrivain réaliste à la Zola. Il s'agit d'une courte nouvelle, écrite en 1874, que le cinéaste situe dans le cadre de la Lisbonne contemporaine.

A son accoutumée, Oliveira met en scène son petit-fils Ricardo Trépa pour le rôle principal, et, parmi les acteurs de sa « famille » cinématographique, Luis Miguel Cintra et Léonor Silveira. Celle-ci joue le rôle mineur, mais important, de la passagère du train à laquelle le héros raconte l'histoire qui nous est ainsi

contée à nous aussi. A partir de ce récit dans un récit, le film s'ouvre par l'apparition d'une belle jeune fille blonde agitant élégamment un éventail chinois, dans l'encadrement d'une fenêtre, en face du bureau où travaille comme comptable le protagoniste, Macario, dont le nom signifie « heureux ».

C'est bien à la recherche du bonheur que le jeune homme s'élançait, dans ce qui devient une course d'obstacles, tous franchis avec plus ou moins de chance et de rapidité : il faut savoir le nom de la belle, se faire connaître d'elle, savoir si l'attraction est réciproque, se présenter à ses parents, et surtout avoir une situation digne de leur rang social et pour cela surmonter une série d'adversités et de rebondissements en allant faire fortune jusqu'au Cap Vert. Tout cela couvre plusieurs années, mais s'enchaîne dans un rythme qui prend son temps sans ennuyer le spectateur. Lorsque tout semble s'arranger, survient la rupture qui vient d'une improbable singularité de la jeune fille.

Le film déroule devant nous une série de cadrages systématiques : fenêtres, embrasures de portes, regards discrets sur un salon de jeux, vitrines de magasins, images dans des miroirs, vue que l'on a d'un balcon, et jusqu'aux plans fixes sur Lisbonne aux différentes heures du jour. Cette rigidité de l'espace est comme compensée par les mouve-

ments presque imperceptibles et envoûtants d'un éventail, d'un rideau ou d'un voile. Comme si le regard amoureux sélectionnait la vision sur l'être aimé, sans s'attendre au dévoilement de ses singularités.

Oliveira rejoint ici une des observations mélancoliques dont Proust parsème ses analyses du sentiment amoureux : « Ces obstacles contre lesquels les amants ont à lutter et que leur imagination surexcitée par la souffrance cherche en vain à deviner, résident parfois dans quelque singularité du caractère de la femme qu'ils ne peuvent ramener à eux. »¹ Les singularités énumérées ensuite par Proust ne sont pas celles de Luisa, la jeune fille blonde, contre lesquelles bute le jeune Portugais, mais elles les rejoignent dans une semblable description des jeux de l'amour et du hasard dont Oliveira continue à déployer la magie.

Irène

Depuis longtemps déjà, le réalisateur de *Thérèse* (1986) est devenu l'auteur d'une œuvre imprévisible, qu'on pourrait dire de type expérimental. Il se plaît à observer les objets, et les plus triviaux, ou à s'interroger sur son activité de cinéaste (*Le Filmeur*, 2005). Cette fois-ci, il se penche, trente-cinq ans après, sur le souvenir de sa femme. Il nous livre un film, inclassable, certes, mais bouleversant, touchant à l'essentiel de sa propre existence et par-là atteignant les profondeurs de la nôtre. Alain Cavalier a tenu une sorte de journal entre 1970 et 1972, remplissant jour après jour les pages d'un grand

agenda, notant les détails les plus prosaïques. Les humeurs, les réflexions de sa femme y tiennent une grande place. Irène était une très belle femme, qui avait été élue Miss France. D'origine très simple, elle avait le sentiment d'un échec permanent, qui était si lourd à porter par le couple que Cavalier pensait à se séparer d'elle. Ayant pris seule la voiture d'une amie, un peu sur un coup de tête, elle trouve la mort quelques minutes après.

A l'aide de ses carnets, dont il lit lentement des extraits, de quelques photographies, de visites à des lieux qui ont un rapport avec leur enfance à chacun, de reconstitutions étranges aussi, Cavalier explore la mémoire qu'il a d'Irène. Le film déploie une grande violence qui touche parfois à l'impudeur, même si les secrets sont plutôt suggérés que dévoilés. Le cinéaste se filmant ne s'épargne pas la vision de son corps fatigué et meurtri, qui renvoie à ceux de sa mère et de sa femme. Mort, naissance, amour, blessures, jusqu'au pain et au vin d'un sacrifice jamais nommé, c'est ce qui est porté par cette œuvre qui va au cœur des choses et des êtres.

G.-Th. B.

Irène, d'Alain Cavalier

« Irène »



1 • *A l'ombre des jeunes filles en fleur*, Pléiade, Vol. I, Paris 1954, p. 501.

Stendhal au galop

●●● **Gérard Joulé**, *Epalinges*
Ecrivain, traducteur

Légers, théâtraux et rêveurs, tels nous apparaissent les héros stendhaliens. Rêveurs et légers, car ils ne sont ni de leur temps, ni de leur monde ; théâtraux, car de ce monde et de ce temps mauvais, qui ne sont pas les leurs, il leur faut bien se protéger par ces deux armes que sont l'esprit et l'insolence, ainsi que par tout un jeu de distances réelles ou feintes.

Qu'est-ce qu'un héros de roman ? Pour Stendhal - et cela est aussi vrai de Balzac -, c'est un homme plus vivant qu'un homme pris dans la vie ordinaire. Julien Sorel n'est pas un monstre de cynisme et d'immoralité, c'est un homme monstrueusement vivant. Et ce n'est même pas un homme, c'est un jeune homme en qui l'auteur, homme mûr et d'apparence quelconque, a mis toutes ses complaisances.

Stendhal tire ses personnages du monde, pour les faire entrer dans l'histoire et dans une histoire qui touche à la légende. Une bulle de rêve les protège d'un contact trop brutal avec la réalité. Tels les dieux d'Homère, ils sont auréolés d'une protection spécifique qui tient à la fois du cérémonial et de la magie. On dirait qu'ils passent leur vie à galoper sur un cheval. Stendhal n'aimait pas son époque, comme tout homme qui se respecte.

A travers Julien, Stendhal s'est exprimé lui-même avec ses ambitieux désirs. Avec Fabrice, en revanche, il a voulu donner une vie rêvée à l'homme qu'il aurait voulu être, noble, riche, aimé. Julien, homme de basse condition, par sa su-

périorité naturelle, son énergie et son pouvoir de séduction sur les femmes, s'élève au faite de la société pour s'apercevoir que le monde et la société ne sont rien. Fabrice, lui, n'a rien à faire pour conquérir ce monde, il n'a rien à se prouver. Il n'a qu'à être heureux sans déchoir à ses yeux. Et pourtant leur vie à tous deux se termine au même âge et dans des conditions analogues. La prison et l'échafaud pour l'un, la prison et le cloître pour l'autre, et la mort rapide pour l'un et l'autre. A vingt ans, un héros de roman cesse d'exister. La peine capitale y aidait puissamment. En la supprimant, on a supprimé une source féconde de romanesque.

Le chantre de l'énergie

Comment être heureux sans déchoir à ses propres yeux ? Telle est la question stendhalienne par excellence. Disons tout de suite que le bonheur que recherche Stendhal ne se trouve pas dans la satisfaction des désirs physiques mais dans l'attente de ceux-ci. « Le plus grand plaisir de l'Opéra, écrit-il, réside pour moi dans les accords des violons avant que le rideau ne se lève, dans l'atmosphère d'attente fiévreuse qui remplit la salle éclairée et parée de jolies femmes. » Je doute qu'aujourd'hui la salle de l'Opéra-Bastille puisse procurer ce genre de sensations au jeune homme qui se sentirait des dispositions à devenir un héros stendhalien. Car enfin Stendhal n'écrivait pas

pour être lu, commenté et enseigné dans des écoles et des universités par des professeurs, mais pour entraîner à sa suite toute une génération tentée par l'amour et l'héroïsme.

Stendhal avait eu sous les yeux comme professeur d'énergie le plus bel exemple de tous les temps : Napoléon. La morale hédoniste de Stendhal postule le culte de l'énergie, et le libertinage n'est permis qu'aux âmes grandes et passionnées. C'est pourquoi il tranche avec toute la littérature du XVIII^e siècle et c'est en quoi aussi il se distingue de Balzac dont les héros convoitent avant tout les biens de ce monde : places, fortune, pouvoir. Stendhal admire les personnages de la Renaissance et méprise ses concitoyens qu'il juge vaniteux ; il voue un culte à l'Italie et à son peuple, chez qui il découvre une incessante recherche du plaisir et une réserve d'énergie rendant cette quête possible. Nietzsche s'en souviendra.

Stendhal détestait les phrases et donc Chateaubriand, le plus grand phraseur de notre littérature. On se demande dans ces conditions comment il faisait la cour aux femmes. Eh bien ! il ne la faisait pas. Il la rêvait. Et après, il sortait de son rêve pour passer à l'attaque.

Dépourvu de tout artifice, étranger à toute parole recherchée, avare d'adjectifs, le style de Stendhal est celui de Voltaire, à cette différence que Voltaire n'exprime que des raisonnements, alors qu'avec la même économie de mots Stendhal nous transmet des sentiments et, mieux encore, des sensations.

Un exemple bien connu. Quand Fabrice, après d'innombrables épreuves et intrigues, réussit à pénétrer dans la chambre de Clélia, les conséquences de cette victoire s'expriment en cinq mots : « Aucune résistance ne fut opposée. » Mais il y a mieux encore. Stendhal a réussi à résumer une nuit d'amour

par un point-virgule : « La vertu de Julien fut égale à son bonheur ; il faut que je descende par l'échelle, dit-il à Mathilde quand il vit l'aube paraître. » Même resserrement dans les œuvres mineures : « Vanina resta anéantie. Elle revint à Rome et le journal annonça qu'elle venait d'épouser le prince Savelli. »

Quand une crise d'apoplexie le frappa sur un boulevard de Paris, en 1842, il laissait derrière lui deux œuvres en chantier, *Lucien Leuwen* et *Lamiel*, qui ne furent publiées que quarante ans plus tard.

Lucien Leuwen, c'est Stendhal tel qu'il était après 1830, en paix avec son siècle et somme toute heureux sous le gouvernement du roi-citoyen. Plus jeune, plus beau, plus riche que lui, certes, mais semblable à lui-même pour l'essentiel. Pris dans l'engrenage, si l'on veut, mais éveillé, c'est-à-dire les yeux bien ouverts pour découvrir à la fois les vices du nouveau régime purement

Stendhal jeune, portrait au physionotrace par Edme Quenedey



bourgeois et ses propres insuffisances qui le faisaient adhérer de si bon cœur à ce régime. Et c'est justement dans l'observation aiguë de ces défauts et dans la peinture des cercles d'opposition que se manifeste ce qu'il y a de meilleur dans ce roman inachevé.

Le défaut de Lucien, par rapport à Julien, c'est peut-être son manque d'énergie. Né riche, il n'a pas besoin d'arriver. Son énergie, car il en a, ne lui sert à rien. J'ai dit défaut d'énergie. Je me suis trompé. Non, la question que se pose Lucien c'est à quoi l'employer, cette énergie. Aussi s'attire-t-il des critiques de ses amis. Que fais-tu par toi-même ? lui dit l'un d'entre eux. Que serais-tu capable de réussir seul ? Enfin, es-tu capable d'inspirer de l'amour autrement que par contagion, par larmes, par la « voie humide » ? Un autre de ses amis le juge encore plus sévèrement, il blâme en lui la délicatesse qui prend trop souvent le contre-pied des principes abstraits.

Et Madame de Chasteller, dont Lucien est épris, ne cesse de lui répéter qu'il croit aimer alors qu'en réalité il n'aime pas. Paul Valéry, ce lecteur passionné de Stendhal, adorait « la délicatesse du dessin de la figure de Madame de Chasteller, et le progrès d'un attachement qui se fait tout-puissant dans une sorte de silence, et cet art de le contenir, de le garder à l'état incertain de soi-même ».

Lamie nous est parvenu à un stade bien moins avancé que *Lucien Leuwen*. C'était l'œuvre à laquelle Stendhal travaillait quand il est mort. Lamie est un Julien en jupon ; l'héroïne, ambitieuse et avide de plaisir, après avoir frôlé les plus grands succès, finit par se précipiter volontairement dans les bas-fonds sociaux où elle sera assassinée.

Valéry disait que « Stendhal se rangeait à la suite des Pères et des Docteurs les plus sévères pour l'homme et des maî-

tres les plus rigoureux de la théologie morale. Un psychologue, tout sensualiste qu'il est, a besoin de la méchanceté de notre nature. Que deviendrait la littérature sans le péché originel ? » Et que deviendraient les hommes d'esprit ? Mais Stendhal, n'ayant jamais peint des faibles, ne pouvait représenter que des Fabrice et des Mosca (inspiré de Metternich !)

Le paradis en prison

Et puis, surtout, Stendhal, c'est l'instimable don de la vivacité, un ton qui chasse aussitôt l'ennui. Ce sceptique croyait à l'amour. Ce professeur d'énergie exaltait le rêve et la tendresse. Notons encore que les moments les plus heureux de la vie de Julien et de Fabrice se passent en prison. A mille pieds au-dessus du monde, eût dit Nietzsche, et il est de fait que la prison de Parme est digne de celles de Piranèse et d'une altitude fabuleuse. Car c'est en prison que ses héros peuvent rêver la vie et l'amour au lieu de la vivre et de le faire. Victor Brombert, auteur d'un essai sur Stendhal,¹ déclare : « La métaphore de la prison, qui confère aux deux grands romans de Stendhal leur qualité de haute poésie, invite à rêver de liberté, mais dit aussi que la liberté reste le rêve du prisonnier et que la vraie vocation des protagonistes est la solitude. » Mais que viennent faire ici ces notions de liberté et de solitude quand Stendhal se tue à nous dire que Julien et Fabrice ont trouvé le paradis en prison ?

G. J.

1 • *Stendhal, roman et liberté*, De Fallois, Paris 2007, 164 p.

La nouvelle Suisse religieuse

La diversité religieuse en Suisse est en constante augmentation depuis quelques décennies et constitue un défi pour le pays : va-t-elle alimenter les conflits religieux ou enrichir un dialogue et une cohabitation ? Tel est le sujet de cet ouvrage, paru en allemand en 2007, qui rassemble dix-huit spécialistes du champ religieux suisse, sous la direction de Martin Baumann (Université de Lucerne) et de Jörg Stolz (Université de Lausanne, directeur de l'Observatoire des religions en Suisse). Avec d'intéressantes bibliographies à la fin de chaque chapitre, il constitue une bonne synthèse (un peu longue et dense, mais accessible) des travaux et réflexions de ces dernières années dans le domaine des sciences des religions.

L'objectif est d'analyser les risques et les chances de cette diversité et de tempérer le débat en ne laissant pas ces problématiques aux seuls partis politiques ou aux médias, qui souvent mettent en avant un sensationnalisme, la nouveauté et le conflit. Par exemple, après la chute du communisme, l'islam a hérité du rôle d'« ennemi » (cf. *Le choc des civilisations*). Pour dépasser la simplification et les idées préconçues, il s'agit donc de mieux comprendre les diversités religieuses dans leurs composantes et différentes facettes, dans les causes de leur apparition et leurs conséquences.

Du côté des causes, la modernisation a entraîné plusieurs phénomènes sociaux. D'une part, la rationalisation et la différenciation (des sous-systèmes sociaux)

sont à l'origine de la sécularisation, c'est-à-dire du déclin de la religion dans la société ; une autre forme de religiosité, non institutionnalisée, plus personnalisée, est peut-être restée plus constante, mais il est difficile de la mesurer. D'autre part, la mondialisation et l'individualisation ont provoqué la diversité religieuse, signifiant aussi pour l'individu plus d'indépendance en matière de religion et une tendance à « bricoler » sa religion.

Le paysage

Le livre offre tout d'abord un très riche et instructif panorama des religions en Suisse. Premier constat sociologique : en Suisse, la diversité religieuse est plus importante dans les grandes villes qui ont connu plus fortement ces phénomènes de modernisation et où les groupes non-traditionnels sont peut-être aussi plus acceptés. En outre, la diversité est aussi variée d'un groupe à l'autre.

Le panorama commence logiquement avec les confessions traditionnelles de la Suisse, Eglise protestante et Eglise catholique, avec leur histoire et évolutions respectives. Depuis plusieurs siècles, la Suisse se caractérise par une pluralité confessionnelle (et linguistique), ce qui lui a appris, tôt dans son histoire, à gérer la diversité et a abouti au fédéralisme, une valeur centrale de son identité. Les autorités ont aussi consolidé les droits des minorités, assurant ainsi une coexistence pacifique.

Martin Baumann et Jörg Stolz (dir.),
La nouvelle Suisse religieuse. Risques et chances de la diversité, Labor et Fides, Genève 2009, 414 p.

Une diversité intra-protestante s'est en outre développée assez tôt : l'évangélisme, dont la Suisse est un des foyers (au XVI^e siècle), et qui continue à croître, surtout sous l'influence actuelle du pentecôtisme américain.

Des groupes chrétiens dits « exclusifs » se sont aussi développés, comme les témoins de Jéhovah et les adventistes. Ces deux groupes, nés aux Etats-Unis, sont millénaristes, c'est-à-dire croyants à un retour proche du Christ.

Du côté des religions non-traditionnelles, l'Eglise orthodoxe et l'islam ont progressé plus récemment, essentiellement par l'immigration. L'intégration de l'islam en Suisse n'est pas encore acquise.¹ La tendance à la politisation de la religion en Suisse n'aide pas à cette intégration. Si les représentants de l'islam pouvaient être légitimés par des succès dans leurs stratégies (ex. dans la question du « carré musulman » dans les cimetières), cela augmenterait l'intérêt de ces communautés à s'intégrer (s'associer, dialoguer).

L'ésotérisme, avec ses valeurs en phase avec la société actuelle (hédonisme, pragmatisme, individualisme et « sacralisation du moi »), s'est fait de son côté une bonne place sur le marché, désormais concurrentiel, du religieux, mais essentiellement sur un plan livresque. Il constitue, selon un des auteurs, une « religion invisible ».

Les questions

Ces changements sociaux posent questions, notamment au sujet de *l'enseignement de la religion* à l'école. Une des façons de gérer la nouvelle donne, selon l'auteur du chapitre, serait d'avoir deux types d'enseignement différents : l'un, dispensé par l'Etat, obligatoire, porterait sur le patrimoine culturel des

religions et l'éthique (basé sur un droit à un enseignement « religieux ») ; l'autre, facultatif, serait donné par les communautés religieuses (basé sur la liberté religieuse).

Sur le plan du *droit* et de la *politique*, comment légiférer au mieux, par exemple sur la question de la reconnaissance officielle, avec ses avantages (prélèvement d'un impôt, aumôneries, enseignement de la théologie...), ou sur l'inhumation des morts selon les différentes coutumes ? Ou encore sur le contrôle des dérives : la législation suisse parle de « mouvements endoctrinants » mais aucune mesure spécifique n'a été prise à ce sujet.

Le domaine de la *santé* est aussi influencé par ce nouveau contexte religieux : les spiritualités alternatives, mais aussi chrétiennes, inspirent une médecine complémentaire qui va interpréter le symptôme différemment : recherche de sens, combinaison des plans physique, psychique et spirituel, importance de la qualité de vie... Certaines Eglises chrétiennes, comme les évangéliques, accordent une grande importance à la guérison. Les soins palliatifs bénéficient de nouveaux développements en y incluant une dimension spirituelle, ce qui permet de « resocialiser la mort ». Cependant la contribution la plus intéressante de ce livre est certainement l'analyse des *perceptions sociales* de cette diversité religieuse, dans une démarche scientifique (sociologique et anthropologique) cherchant à comprendre avec la distance nécessaire.

1 • Comme le montre le *oui* à l'initiative contre les minarets du 29 novembre. (n.d.l.r.)

Plusieurs points de vue sont dégagés et décrits :

- pro-pluraliste : les religions peuvent s'adapter à la modernité et sont foncièrement bonnes ;
- critique face à la pluralité : importance des racines chrétiennes, à l'origine des principes démocratiques ; l'islam serait incompatible avec les valeurs occidentales ;
- anti-religieux : les religions sont utilisées pour le pouvoir et causent des violences ;
- pragmatique (qui semble aussi être celui des auteurs) : les religions ont à la fois un potentiel de paix et de violence ; importance du respect des règles du jeu pour l'intégration.

Les grandes Eglises - en tout cas leurs responsables en Suisse - semblent s'être positionnées sur le premier de ces points de vue, avec l'importance de l'œcuménisme et du dialogue interreligieux, alors que les évangéliques suivraient plutôt le deuxième.

Evolutions

La pluralité est donc une occasion de dialogue mais aussi de confrontation qui demande un certain temps pour les « réglages » sociaux. « La perception des risques et des chances de la diversité religieuse est fonction des valeurs prises pour base » et cet ouvrage tente de dégager les points de vue et de mieux les connaître pour essayer de résoudre les conflits.

L'histoire de la Suisse est révélatrice d'évolutions dans ce domaine. La relation entre réformés et catholiques est passée du conflit à la cohabitation pacifique, et la communauté juive, des ghettos à la reconnaissance. Actuellement, la communauté juive bénéficie en effet d'une bonne image (à l'instar du bou-

dhisme qui jouit aussi d'un excellent dialogue avec les chrétiens), contrairement à la communauté musulmane qui subit la suspicion générale suite aux attentats de septembre 2001.

Sur le plan des « sectes », l'image de l'Armée du Salut, par exemple, a beaucoup changé en un siècle, passant des craintes de secte dangereuse à la reconnaissance d'une fonction sociale pour les exclus. Peut-on appliquer le même raisonnement aux « sectes » d'aujourd'hui ? Selon les auteurs, si les « aspects positifs souvent apparaissent après-coup », « ces communautés doivent s'adapter à la législation suisse et être capables de justifier leurs valeurs dans le débat public ».

Dans ces évolutions, l'œcuménisme et le dialogue interreligieux montrent une façon de gérer la diversité dans le respect mutuel. Ils ont pu démontrer que la religion pouvait être aussi un instrument pacificateur et qu'une éthique planétaire à fondement religieux est plausible. Mais œcuménisme et dialogue interreligieux ont aussi leurs limites : certains groupes en sont exclus (par exemple, les évangéliques) ou ils peuvent dissimuler des rapports de force. En outre, le dialogue interreligieux se fait surtout entre le christianisme et les autres religions, mais presque pas entre ces dernières. Il s'agit donc de garder un esprit critique car la religion peut toujours être « instrumentalisée » par le pouvoir et le politique.

La diversité va continuer à croître ces prochaines années et, selon les auteurs - et de façon judicieuse -, il faut y réfléchir maintenant.

Raphaël Broquet

L'essor de l'orthodoxie

Olivier Clément,
L'essor du christianisme oriental,
 Desclée de Brouwer,
 Cerf, Paris 2009,
 140 p.

Il s'agit de la réédition d'un ouvrage écrit il y a plus de quarante ans, pour répondre à la demande de Georges Dumézil. Il vise à situer et comprendre la séparation qui s'est produite entre l'Orient et l'Occident chrétien, du IX^e au XIII^e siècle.

S'inspirant de Vladimir Lossky, Olivier Clément distingue deux cycles théologiques. Le premier, jusqu'au IX^e siècle, christologique, défini par les sept premiers conciles, valorise la transfiguration de l'humanité en Christ et dans l'Eglise par l'énergie de la divinité. Le deuxième, jusqu'au XIII^e siècle, pneumatologique, reprend les mêmes certitudes sous l'angle de leur intériorisation personnelle dans l'Esprit, à travers une triple dimension : une méditation, et surtout une expérience, sur la personne et le rôle du Saint-Esprit ; l'essor d'un nouvel univers orthodoxe où se multiplient types nationaux et culturels ; l'éloignement de l'Occident latin avec le développement des filioquismes. Cette distance culminera avec le dogme de Lyon (1274), auquel répondra le concile de Constantinople (1285).

C'est ce 2^e cycle de l'Esprit que l'auteur développe ici. Il cerne des figures à la fois fortes et subtiles (Photius, homme de synthèse, Syméon le Jeune, les moines du Mont Athos) mais aussi des mouvements tels que les bogomiles, qui obligeront les orthodoxes à se positionner *a contrario*. Il évoque la séparation entre l'Occident et l'Orient - 1004 d'abord, puis, plus directement, lors des

croisades - et enfin il rappelle l'essor du christianisme oriental en Russie et en Serbie.

Homme de ponts, Olivier Clément valorise les efforts de ceux qui ont tenté de continuer ou de renouer le dialogue, sans pour autant escamoter les ombres de ce parcours. Son analyse de l'essor du christianisme russe, greffé sur un paganisme très primitif (« dyonysisme » et sens de la terre comme théophanie) sans élaboration culturelle préalable, est intéressante - évolution qui explique par la suite le schisme des Vieux-croyants au XVII^e siècle.

Grâce à sa familiarité avec la pensée occidentale, Olivier Clément propose donc une fine analyse de l'origine des différends théologico-philosophiques. Décédé le 15 janvier 2009, l'auteur de *la Révolte de l'Esprit* va beaucoup nous manquer. Nous avons besoin de passeurs de son envergure, à la fois érudits et bons vulgarisateurs, pour comprendre une orthodoxie aussi proche géographiquement que différente culturellement, qui pourrait servir de lien entre l'Occident et l'Asie.

Monique Bondolfi-Masraff

■ Religions

**Sous la direction de
Maxime Joinville-Ennezat**
Promouvoir le dialogue interreligieux
Manifeste pour un contrat d'alliance
Chronique Sociale, Lyon 2009, 186 p.

L'âme et le nerf de ce livre, constitué de sept chapitres d'exposés et de six témoignages d'auteurs divers, conviennent à dire que le dialogue entre les religions - essentiellement les religions abrahamiques - a pour condition leur *laïcisation*. Autrement dit, parvenir à la paix entre les religions passe non seulement par un processus de séparation de l'Eglise (sous toutes ses formes) et de l'Etat, mais par une véritable libération des sociétés civiles des emprises religieuses formelles. On comprend bien que cette laïcisation est un reflux vers un *humanisme* et un engagement précis pour le respect des droits de l'homme ; en quelque sorte, le prolongement du modèle démocratique en vue de la paix confessionnelle, enrichi de références au grand juriste que fut Jean Cassin.

Mais n'est-ce pas encore et toujours admettre que les religions contiennent essentiellement un ferment de violence et d'exclusion - pour le moins dogmatique -, ce qui revient à faire de la laïcisation une manière d'assagissement des religions ? Ou n'est-ce pas encore et toujours laisser entendre que la religion qui a engendré l'idée du respect inconditionnel de la personne humaine, et donc la formulation de ses droits inaliénables, a sur les autres religions une avance, ce que le dialogue recherché interdit d'envisager ? Telles sont à mon sens les difficultés inhérentes à l'idée d'un « contrat de laïcité » à passer entre les religions et à ce que l'on peut considérer comme un regard par trop sociologique sur les phénomènes religieux, alors même que le propos se pare du bel emblème d'une alliance des laïcités.

Philibert Secretan

Sous la direction de Paul Thibaud
Juifs et chrétiens face au XXI^e siècle
Albin Michel, Paris 2008, 252 p.

L'homme occidental a perdu les ancrages qui avaient guidé les générations précédentes. Face à l'individualisme triomphant, au désaveu des valeurs fondatrices, les chrétiens

et les juifs voient de nouveaux paramètres se dessiner. C'est à la lumière de cette nouvelle donne que les participants au colloque de novembre 2007 à l'Institut catholique de Paris, réunis sur l'initiative de l'Amitié judéo chrétienne de France, ont tenté de clarifier quelques enjeux du XXI^e siècle. Sous la direction de Paul Thibaud, ancien directeur de la Revue *Esprit*, un aréopage de philosophes et d'historiens ont participé à ce symposium, qui s'est traduit par ce petit livre. Il faut l'ouvrir pour saisir que son titre n'est pas son contenu, mais un intitulé englobant les thèmes que les participants ont débattus ensemble. Par exemple, ce qu'a été la Shoah à l'Est par Patrick Desbois, prêtre, délégué des évêques de France pour les relations avec le judaïsme, à qui il a fallu trois ans d'enquêtes sur l'Ukraine pour localiser 39 fosses communes et 93 000 victimes. Les Ukrainiens, en effet, tuaient les juifs avant que les Allemands arrivent. « A la frontière biélorusse, chaque village est Oradour-sur-Glâne », écrit-il. L'ouverture des archives de Moscou et de Berlin a livré son lot d'horreurs.

D'autres thèmes sont abordés à la lumière de l'humanisme spiritualiste d'un Luc Ferry ou de réflexions sur la peur de mourir, qui ne fonde plus le sentiment religieux mais la recherche de la maîtrise du terme de sa vie (comme par l'assistance au suicide).

L'idéologie laïque est analysée par Paul Thibaud. L'intellectuel chrétien voit la religion devenir une affaire de plus en plus personnelle dans une société où l'autonomie l'emporte de plus en plus. De nombreux intervenants ont associé leur voix à ces questions qui interpellent penseurs juifs et chrétiens.

Valérie Bory

Frédéric Lenoir
Socrate, Jésus, Bouddha
Trois maîtres de vie
Fayard, Paris 2009, 302 p.

Etre ou avoir ? La question est toujours aussi brûlante en cette période de crise. Pour sortir du ritualisme, pour retrouver la saveur du bonheur véritable, Frédéric Lenoir revisite la pertinence de l'enseignement et de « l'humanisme spirituel » de ces trois maîtres majeurs qui, de l'Inde à la Palestine, en passant par la Grèce, ont abreuvé notre recherche spirituelle tout au long des siècles.

Cet ouvrage se compose de deux parties principales. La première propose une « biographie croisée » de ces trois personnages. La seconde résume les points-clefs de leur enseignement : la croyance en l'immortalité de l'âme, la recherche de la vérité, de la liberté, de la justice et de l'amour. Tout cela sans syncrétisme. Ce sont trois pensées qui se font écho les unes aux autres sur des points essentiels. Aucun de ces trois maîtres n'a laissé de traces écrites, mais leur sagesse de vie, au-delà des rites, féconde nos recherches spirituelles.

Frédéric Lenoir, philosophe, directeur de la revue interreligieuse, *Le Monde des Religions*, romancier et dramaturge, anime aussi sur *France-Culture* une émission dans la même veine et la même recherche que ce livre : *Racines du ciel...* pour sauver en nous-mêmes notre être profond.

Marie-Thérèse Bouchardy

**Sous la direction de
Mallory Schneuwly Purdie, Matteo
Gianni et Magali Jenny**

Musulmans d'aujourd'hui

Identités plurielles en Suisse

Labor et Fides, Genève 2009, 206 p.

La Suisse redécouvrirait-elle son âme ? Après la publication de *La nouvelle Suisse religieuse* (voir les pp. 37-39 de ce numéro), voici l'ultime travail du GRIS (Groupe de recherche sur l'islam en Suisse) portant sur « les contributions [d'universitaires] ayant travaillé sur la problématique des musulmans » en Helvétie. Huit auteurs bien connus dans le domaine de l'étude de l'islam en Suisse (dont Behloul, Lathion...) portent leur regard sociologique sur cette communauté et tirent des interprétations nuancées de la réalité musulmane suisse.

Sont relevés l'hétérogénéité de la communauté - et donc la grande réserve à « essentialiser » l'islam et les musulmans par des phrases toutes faites ! - ainsi que son propre « intra-dialogue » avec elle-même, avec ses concepts, ses règles ou ses coutumes, parce que vivant depuis trois, voire quatre générations dans la laïcité helvétique. A relever un bon chapitre sur les diasporas musulmanes des Balkans en Suisse, histoire de nous rappeler que plus de la moitié des musulmans en Suisse sont européens !

Cet ouvrage, de par sa nature scientifique, complète bien d'autres approches de l'islam européen plus centrées sur l'aspect religieux et spirituel de la portion suisse de l'*Umma* !

Thierry Schelling

Pierre-Henry Salfati

Talmud

Enquête dans un monde très secret

Arte Editions/Albin Michel, Paris 2009, 284 p.

L'auteur, talmudiste et cinéaste (il a réalisé le film *Talmud* en 2007, disponible chez Arte), nous introduit dans le monde fabuleux et peu connu, du moins pour les non-juifs, du Talmud. Deux principales sources comptent pour le judaïsme, celle de la Torah, loi écrite reçue de Moïse, et le Talmud, loi uniquement orale pendant des siècles et qui « rend digeste » la loi écrite ! Dialectique incessante « sur le certain et le probable, le passé et l'avenir » source de la pratique religieuse.

Cette discussion jamais close peut en désarçonner plus d'un : cette étude ne rend-elle pas fou ? Henri VIII, le roi d'Angleterre, eut même recours aux talmudistes pour trouver dans la loi biblique des motifs de faire annuler son premier mariage et prouver au pape qu'il n'était pas fidèle à la tradition ! Et comme la discussion n'est jamais close, il y eut autant d'arguments en sa faveur qu'en faveur de l'Eglise.

Pour le talmudiste, l'étude est une prescription fondamentale, et celle du Talmud a une place privilégiée (deux tiers pour le Talmud, un tiers pour la Torah). Cependant il y a de nombreux courants dans le judaïsme et d'aucuns pensent que le Talmud est réservé à une élite intellectuelle formant un monde très fermé. Ne faut-il pas être un génie pour pouvoir assimiler par cœur les 2711 pages du Talmud et en conférer intelligemment ? Pierre-Henry Salfati nous emmène à la rencontre de tels génies.

A l'image du peuple juif, le Talmud fut aussi persécuté. S'il est aussi fondamental pour le juif, le détruire n'est-ce pas une façon de détruire le juif ? Le nazisme a laissé un continent européen où il n'existait plus aucune édition du Talmud. Mais il y en avait encore aux Etats-Unis... et dans la bibliothèque de l'abbaye de Westminster une édition exceptionnelle, des presses de David Bomberg de

Venise, datée de 1516, mais réidentifiée seulement en 1956 par un visiteur au hasard d'une exposition. On doit la présence de cette édition au roi Henri VIII.

L'auteur nous promène donc à travers les âges et les continents pour découvrir des écoles talmudistes, des pratiques, des fautes, et nous en apprenons autant sur le peuple juif et sa diversité que sur le Talmud lui-même. C'est tout simplement passionnant.

Françoise Giraud

Ben Salama

Au nom de l'islam

Enquête sur une religion instrumentalisée
L'Atelier, Paris 2009, 216 p.

« Comprendre les racines de l'immense vague islamiste qui submerge [...] la plupart des pays arabo-musulmans » : l'auteur cadre le lecteur avec acuité et mène l'enquête sur le terrain pour tenter de décrypter le pourquoi d'une telle dégringolade du monde auquel il appartient (arabe et musulman). Sept chapitres traitant du califat perdu, des femmes en société ou de la démocratie sont étayés par des interviews, des retours historiques, des analyses journalistiques de chaînes d'événements. Pour comprendre. Et déplorer.

Comme tout extrémisme - voire tous ces -ismes ! -, il y a des racines sociétales (politiques, économiques, sociales, etc.) qui alimentent la montée en puissance d'idées transformées en idéologies mortifères. L'auteur rejoint les humanistes de culture musulmane tels Arkoun et Chebel dans la nécessité d'un *Islam des Lumières*.

Si l'investigation des thèmes est bien menée, la conclusion manque d'innovation, voire de patte personnelle : l'ouvrage est dédié à Mohamed Charfi (universitaire, politicien et juriste tunisien, décédé en 2008, acquis aux idées de la société laïque et des libertés individuelles) et c'est plus ses idées que l'auteur tisse en conclusion d'ouvrage.

Une bibliographie bien faite (même si uniquement francophone) et trois pages biographiques sur les personnes interrogées ancrent le livre dans l'actualité récente.

Thierry Schelling

■ Biographie

Edward K. Kaplan

Abraham Heschel (1907-1972)

Un prophète pour notre temps
Albin Michel, Paris 2008, 196 p.

L'auteur de cette monographie, directeur du Département de français à Brandeis (Massachusetts), nous offre un excellent aperçu de la vie et de l'œuvre d'Abraham Heschel, un des grands philosophes et théologiens du judaïsme contemporain.

Né en Pologne, descendant, tant par sa mère que par son père, de deux grands maîtres du hassidisme, Abraham Heschel poursuit ses études en Allemagne et réussit à fuir la persécution juive, pour s'installer aux Etats-Unis où il enseigna et milita toute sa vie : « Je parle comme un homme qui a pu quitter Varsovie, la ville où je suis né, quelques semaines avant le désastre. Ma destination était New York ; elle aurait pu être Auschwitz ou Treblinka. Je suis un tison arraché au feu dans lequel mon peuple a été consumé. Un tison arraché au feu de l'autel de Satan, sur lequel des millions d'êtres humains ont été exterminés pour la plus grande gloire du mal. »

C'était un homme engagé. Il fit plusieurs discours à la Maison Blanche où il montra sa préoccupation sur l'éducation de la jeunesse, la place des personnes âgées. Il milita aux côtés de Martin Luther King pour la reconnaissance des droits civiques des Noirs, pour la liberté des juifs d'URSS, contre la guerre du Vietnam. Ouvert au dialogue interreligieux, il participa aux travaux du concile Vatican II, défendit l'autonomie spirituelle du judaïsme et avait la sympathie du cardinal Bêa. Il a aussi tenté de renouer le dialogue avec l'islam.

Ce petit livre devrait donner le goût de revisiter (ou de découvrir) l'œuvre d'Heschel, dont la profondeur spirituelle ne peut que nous toucher, quelle que soit notre appartenance religieuse. Nombreux sont ses livres traduits en français : *Les bâtisseurs du temps*, *Dieu en quête de l'homme*, *Le tourment de la vérité*, *L'homme n'est pas seul*, *Philosophie de la religion...*

Edward Kaplan complète cette étude par les *Notes*, de très nombreuses références de citations et par une importante bibliographie.

Françoise Giraud

■ Spiritualité

Jacques Gauthier**Expérience de la prière**

Parole et Silence, Paris 2009, 138 p.

« J'ai envie de prier mais je n'y arrive plus, je suis coupée. » « Je ne sais pas prier, je pense toujours à autre chose. » Face à la prière, nous sommes tous plus ou moins Monsieur ou Madame tout le monde. Avec ces instants de joie où elle nous habite naturellement au long de nos journées, et ces moments arides où dix fois nous remettons l'ouvrage sur le métier et ne semblons plus capables d'être en prière.

Jacques Gauthier, père de famille, auteur de nombreux ouvrages sur la prière, part de cette expérience vécue universellement, pour partager avec nous sa pratique de la prière « attitude intérieure ». A sa suite, nous entrons dans la prière « accueil de l'Autre », la prière silence ou mouvement, qui part toujours de notre désir d'aimer. Une prière qui peut devenir la joie du partage constant avec Dieu de tous ces petits instants qui font notre vie. *Prier comme on vit, Prier comme on attend, Prier comme on souffre, Prier comme on aime* : chacun se reconnaîtra à un moment ou à un autre à travers l'un ou l'autre des 50 courts billets que nous offre Jacques Gauthier. Et s'en trouvera peut-être apaisé.

Lucienne Bittar

**choisir**

« La mort parlons-en tant qu'il fait beau ! »

Une conférence de Gabriel Ringlet,
théologien et écrivain

Jeudi 4 mars 2010, 20h00

Uni Mail - Salle MR060
Bvd du Pont-d'Arve 40
1205 Genève

■ Société

Collectif

Quelles ressources spirituelles pour faire face à l'épuisement des ressources naturelles ?

Parangon/Vs, Lyon 2009, 180 p.

Dans cet ouvrage format livre de poche, seize spécialistes débattent des conséquences d'une dépendance redoutable. En effet, notre société se trouve sous la coupe de cette matière polluante, non indigène et non renouvelable qu'est le pétrole. En 200 ans, une bonne partie des ressources fossiles ont été injectées dans l'atmosphère sous forme de CO₂, en ayant servi dans des systèmes (déplacements, confort thermique du bâti) très peu efficaces.

Moins nous anticiperons l'inéluctable nécessité de passer aux énergies renouvelables et de réduire notre consommation, plus le choc sera dur. C'est que l'humanité a confondu émancipation et refus de toute limite et a accordé une confiance abusive à l'argent, la science, la technique : le vice individuel au service de la vertu collective... Seul un recentrage sur les vraies valeurs (l'être avant l'avoir, le temps avant la matière, la relation avant la possession, le refus du consumérisme et de la fuite en avant) pourra nous réconcilier à la fois avec nous-mêmes et avec la Planète. « Les humains (...) réclament toujours plus » car « la satisfaction du désir laisse toujours à désirer », dit la psychanalyste Véronique Hervouët.

Dans ce rééquilibrage crucial, l'Eglise a un rôle important à jouer, comme garante de notions telles que la tempérance, l'équité, la primauté de l'immatériel ou le bien commun. Et si la raison était désormais du côté de la foi, et la liberté dans la libération de « la folie de la consommation », comme le formule l'écrivaine Jacqueline Kelen ? Sachant aussi qu'« on ne plaide pas pour la décroissance au Brésil ou en Afrique, on plaide pour la justice » (Pierre de Charentenay, jésuite).

Un livre profond, actuel, concret, stimulant, qui pourrait annoncer une remobilisation de l'Eglise autour de la gestion durable des ressources de la Terre, comprise comme emblématique des problématiques de notre société.

René Longet

Auber Raphaël, *Chronique des 13 lunes*. Journal 2008. De l'Aire, Vevey 2009, 444 p.

Baude Jeanne-Marie, *L'œil de l'âme. Plaidoyer pour l'imagination*. Bayard, Montrouge 2009, 270 p.

Bedel Paul, *Testament d'un paysan en voie de disparition*. Presses de la Renaissance, Paris 2009, 252 p.

Bellet Maurice, « Je ne suis pas venu apporter la paix... » *Essai sur la violence absolue*. Albin Michel, Paris 2009, 228 p.

Bernard-Marie ofs, *Sept regards sur François d'Assise avec une nouvelle traduction du « Cantique des créatures » et du « Testament »*. Lethielleux/Parole et Silence, Paris 2009, 136 p.

Carrillo Francine, *Le Plus-que-vivant*. Labor et Fides, Genève 2009, 184 p.

Dautais Philippe, *Le chemin de l'homme selon la Bible. Essai d'anthropologie judéo-chrétienne*. Desclée de Brouwer, Paris 2009, 216 p.

Emery Gilles, *La Trinité. Introduction théologique à la doctrine catholique sur Dieu Trinité*. Cerf, Paris 2009, 208 p.

Evdokimov Paul, *Une vision orthodoxe de la théologie morale. Dieu dans la vie des hommes*. Cerf, Paris 2009, 194 p.

François d'Assise, *Chemin vers le silence intérieur. Mon Dieu et mon tout !* Parole et Silence, Paris 2009, 112 p.

Join-Lambert Arnaud, *Prier 15 jours avec Karl Leisner*. Nouvelle Cité, Bruyères-le-Châtel 2009, 120 p.

Joinville-Ennezat Maxime, *Promouvoir le dialogue interreligieux. Manifeste pour un contrat d'alliance*. Chronique sociale, Lyon 2009, 186 p.

Koehlin René, *Regard sur la guerre. Récit historique et légendaire de la Deuxième Guerre mondiale relaté par un jeune témoin. Essai*. Slatkine, Genève 2009, 184 p.

Larchet Jean-Claude, *Théologie du corps*. Cerf, Paris 2009, 104 p.

Le Goff Loïc, *Compagnons de l'Abbé Pierre*. Bayard, Montrouge 2009, 254 p.

Morelle André, *Raymond Pichard. Le dominicain cathodique*. Parole et Silence/Lethielleux, Paris 2009, 198 p.

Moret Michel, *Danser dans l'air et la lumière. Journal d'un éditeur romand 2008*. De l'Aire, Vevey 2009, 168 p.

Noël Alain, *La puissance des divines promesses*. Presses de la Renaissance, Paris 2009, 170 p.

Panafieu Bernard, *Avec saint Matthieu, accueillir la miséricorde*. Parole et Silence, Paris 2009, 168 p.

Pigeon Gilbert, *Bête que je suis*. De l'Aire, Vevey 2009, 262 p.

Poché Fred, *Penser avec Arendt et Levinas. Du mal politique au respect de l'autre*. Chronique Sociale, Lyon 2009, 126 p.

Pous Jacques, *La tentation totalitaire. Essai sur les totalitarismes de la transcendance*. L'Harmattan, Paris 2009, 512 p.

Sallin Gisèle, *Naissance de « Jocaste Reine »*. Correspondance Gisèle Sallin - Nancy Huston, novembre 2007 à mai 2009. Quoi qu'on die, Givisiez 2009, 94 p.

Schmemann Alexandre, *Journal (1973-1983)*. Des Syrtes, Paris 2009, 926 p.

Schmidt Joël, *Le Christ et César*. Desclée de Brouwer, Paris 2009, 234 p.

Sesboüé Bernard, *L'Esprit sans visage et sans voix. Brève histoire de la théologie du Saint-Esprit*. Desclée de Brouwer, Paris 2009, 124 p.

Solari Grégory, *Les raisons de la liturgie*. De l'Œuvre, Paris 2009, 140 p.

Viel Tanguy, *Cet homme-là...* Desclée de Brouwer, Paris 2009, 110 p.

Vous trouverez ces livres

au CEDOFOR

le Centre de documentation et de formation religieuse.

Pour en savoir plus et vous abonner à ses services :

www.cedofor.ch

Bonnes résolutions

« C'est mon dernier verre », annonce Stéphane le joyeux-fêtard. « C'est ma dernière clope », renchérit sa copine Anaïs perdue dans un nuage de fumée. « Ce sont mes derniers hydrates de carbone », leur fais-je écho, la bouche pleine de gâteau. Janvier, mois des bonnes résolutions. Il y a quelque chose de pathétique dans cette coutume qui veut qu'à chaque nouvelle année, chaque Occidental suffisamment prospère et bien nourri décide de purger ses artères ou de dégonfler ses bourrelets - pour constater à chaque fin d'année (ou même bien avant) que ses belles promesses ont fini en eau de boudin.

Et disons-le tout de suite, ceux qui choisissent d'embellir leur âme plutôt que leur corps, ou d'améliorer la vie des autres plutôt que la leur, ne sont pas mieux lotis. Vu qu'il est tout aussi difficile, hélas ! de persévérer dans la prière ou l'action humanitaire que dans les séances de fitness. Il faut se rendre à l'évidence, quelque chose sape la bonne volonté humaine, rongé de l'intérieur le désir de bien faire, infiltre l'énergie et encrasse la motivation. Est-ce la conséquence de l'entropie, qui éroderait

l'esprit comme elle dégrade la matière ? Est-ce un effet de notre nature imparfaite ? Ou alors un sale tour que nous joue le diable ? Je ne m'aventurerai pas à conclure - même s'il me semble percevoir parfois, en filigrane de mes propres déflections, un ricanement souterrain caractéristique, accréditant soudain pour ma plus grande misère le célèbre constat paulinien : « Je ne fais pas ce que je veux et je fais ce que je ne veux pas. »

Constat d'impuissance - tout comme de persévérance, d'ailleurs ! Voire même d'espérance... Car les bonnes intentions ont ceci de particulier qu'elles renaissent constamment de leurs cendres. Voilà pour quoi, demain, nous arrêterons tous de boire, de fumer et de manger des gâteaux, nous irons tous courir le marathon, nous téléphonerons tous à tante Charlotte pour l'inviter à dîner, nous irons tous à l'église (ou à la mosquée ou à la synagogue), nous apprendrons tous le chinois (ou la cuisine thaïlandaise ou la peinture à l'huile), nous nous mettrons tous, enfin, à penser aux autres et à sauver le monde.

Les bonnes intentions, en effet, s'affichent non seulement à l'échelle individuelle mais aussi collective. Elles mijotent dans toutes les marmites politiques, irriguent tous les discours électoraux,

pavent tous les chantiers de dialogue onusien et grouillent littéralement dans tous les décrets, déclarations et autres conventions internationales - pour rester la plupart du temps lettre morte, comme en témoigne l'existence même des Nations-Unies et des myriades de groupements non gouvernementaux, qui ne cessent d'œuvrer en faveur des droits de l'homme, de la solidarité et du développement durable. Car enfin, c'est bien parce que ces organismes ne parviennent pas à atteindre leurs objectifs qu'ils perdurent ! C'est comme pour les médecins, dont la simple présence parmi nous prouve celle des maladies...

Tenez, au moment où j'écris ces lignes, la conférence sur le réchauffement climatique bat son plein à Copenhague, un événement qui semble, pour une fois, susciter quelques remous de conscience planétaires. Tous ceux qui y participent sont assurément pleins de bonne volonté. Malgré la complexité des enjeux, la disparité des moyens et l'extrême diversité des partenaires en présence, ils désirent tous, j'en suis sûre, préserver le monde d'une catastrophe majeure. On peut néanmoins nourrir certains doutes quant au résultat effectif de leurs débats. Tôt ou tard, il faudra remettre l'ouvrage sur le métier,

encore et encore...Jusqu'à quand ? Bien des Terriens répondent de façon très pessimiste à cette question, persuadés qu'un point de non-retour va bientôt être atteint, au-delà duquel notre ticket de survie ne sera plus valable quoi qu'on fasse. D'autant que le réchauffement du climat n'est pas la seule épée de Damoclès qui menace notre écosystème. Il y a aussi l'épuisement des ressources naturelles - et notamment de l'eau douce - et la pollution nucléaire. Conclusion, l'humanité va droit dans le mur. Nous allons tous finir noyés, desséchés, affamés, contaminés ou irradiés.

Au secours ! Mobilisons-nous ! Faisons en sorte que cela n'arrive pas ! Trions toujours mieux nos déchets, arrêtons de manger des cerises en hiver, éteignons le stand-by de nos ordinateurs, ne laissons pas couler l'eau à la salle de bain, circulons à vélo, militons pour Greenpeace et Contratom ! Je commence demain.

Gladys Théodoloz



JAB 1950 Sion 1

envois non distribuables
à retourner à
CHOISIR, rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge



Notre-Dame de la Route

Centre spirituel de formation et de réflexion

1752 Villars-sur-Glâne / Fribourg, tél. 026 409 75 00

Extraits du programme

Retraite individuellement guidée

24 - 30 janvier ~ di 18h00 - sa 13h00
avec Jean-Bernard Livio sj

Voyage en Terre Sainte - Bible en main

06 - 20 février
avec Jean-Bernard Livio sj

Retraite itinérante en raquettes

07 - 13 février ~ di 18h00 - sa 13h00
avec Bruno Fuglistaller sj, Georges Lugon

Retraite itinérante à ski

07 - 13 février ~ di 18h00 - sa 13h00
avec Luc Ruedin sj, Christine Fornerod
Castella

Semaine de méditation

14 - 19 février ~ di 18h00 - ve 16h00
avec Bernard Sénécal sj

Prier avec la Bible

20 - 21 février ~ sa 09h00 - di 16h00
avec Marie-Christine Varone

Méditation selon Anthony de Mello sj

20 - 21 février ~ sa 09h00 - di 16h00
Erwin Ingold

Etty Hillesum, un témoin pour notre temps

21 - 25 février ~ di 18h00 - je 13h00
avec Luc Ruedin sj

Préparation au mariage

26 - 28 février ~ ve 20h00 - di 17h00
avec Marie-Danièle et Bernard Litzler-Piller,
Bruno Fuglistaller sj



Tous nos
voeux et une
très bonne
année 2010

Cheminer vers la liberté intérieure, se libérer de ses entraves

27 - 28 févr. ~ sa 10h00 - di 17h00
avec Rosette Poletti et un jésuite

Voyage dans le sud du Maroc - L'expérience du désert

05 - 14 mars
avec Luc Ruedin sj

Voyage virtuel - Pour ceux qui ne peuvent participer à un voyage en Terre Sainte»

12 - 14 mars ~ ve 18h00 - di 16h00
avec Jean-Bernard Livio sj

Récollection pour couples

13 - 14 mars ~ sa 10h00 - di 14h00
avec Xavier Maugère, animateur pastora-
rale familiale, Bruno Fuglistaller sj

Préparation à Pâques - Méditation sur la Passion de Jésus

14 - 20 mars ~ di 18h00 - sa 16h00
Jean-Bernard Livio sj

Retraite avec jeûne complet selon l'esprit de s. Ignace

20 - 28 mars ~ sa 18h00 - di 13h00
avec Luc Ruedin sj, Gabrielle Rossier,
médecin

Dieu nous a aimés le premier (possibilité d'un accompagnement individuel)

21 - 27 mars ~ di 18h00 - sa 13h00
avec Bruno Fuglistaller sj